
VITTORIO EM. III

NÉCESSITÉ

D'UNE

ARMÉE PERMANENTE.

NÉCESSITÉ

D'UNE

ARMÉE PERMANENTE,

ET

PROJET

D'UNE ORGANISATION DE L'INFANTERIE,

PLUS ÉCONOMIQUE QUE CELLE QUI EST ADOPTÉE DANS CE MOMENT.

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL MAX. LAMARQUE.

PARIS,
ANSELIN ET POCHARD (SUCCESSEURS DE MAGIMEL),
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1820.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE Ier. Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport de la situation de la France à l'égard des puissances étrangères. *Page* 1.

CHAP. II. Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport de la situation des puissances entr'elles. 7.

CHAP. III. Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport des progrès qu'a faits la civilisation. 14.

CHAP. IV. Nécessité d'une armée permanente, démontrée par les progrès qu'a faits l'art de la guerre depuis l'invention de la poudre à canon. 20.

CHAP. V. Suite du précédent. 34.

CHAP. VI. Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport du peu de résistance qu'opposerait sans elle une nation. 37.

CHAP. VII. Suite du précédent : application à la guerre d'Amérique. 50.

CHAP. VIII. Suite du précédent : application à la guerre de la révolution. 66.

CHAP. IX. Les armées permanentes sont-elles nécessairement un instrument du despotisme ? Peut-on porter cette accusation contre l'armée française ? 73.

Chap. X. Organisation d'une armée qui serait proportionnée à nos besoins, sans être dangereuse pour la liberté publique. *Page* 82.

Chap. XI. Suite du plan d'organisation. 91.

Chap. XII. Suite de l'organisation. 97.

Chap. XIII. Examen de l'organisation faite par le maréchal Saint-Cyr : raisons qui militent pour celle que je propose. 101.

Chap. XIV. De la garde nationale comme moyen de défense contre l'ennemi extérieur. Conclusion. 110.

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT.

Des écrivains estimables ne cessent de s'élever contre les armées permanentes. Ils les croient incompatibles avec la liberté publique ; ils croient qu'elles ne sont pas nécessaires pour échapper au plus grand, au plus avilissant, au plus irréparable des maux : LA DOMINATION ÉTRANGÈRE.

Je vais combattre leur opinion. Une conviction intime et profonde guide ma plume. Si des lecteurs superficiels ne voient dans cet écrit qu'une série de paradoxes dictés par des préventions militaires, j'ai la confiance qu'un examen

plus réfléchi y fera découvrir l'ouvrage d'un citoyen qui veut conserver nos institutions et la gloire nationale, qui veut que la France soit à la fois libre et indépendante.

NÉCESSITÉ

D'UNE

ARMÉE PERMANENTE,

ET

PROJET

D'UNE ORGANISATION DE L'INFANTERIE,

PLUS ÉCONOMIQUE QUE CELLE QUI EST ADOPTÉE DANS CE MOMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport de la situation de la France à l'égard des Puissances étrangères.

L'exemple de l'Angleterre qui, défendue par les mers, peut se passer d'armée permanente, celui de l'Amérique qui n'en a pas besoin pour résister aux attaques de quelques peuplades sauvages, séduisent et éga-

rent. On oublie que de toutes les nations de l'Europe, nous sommes la plus exposée aux incursions de l'étranger. Qu'une immense étendue de côtes nous rend vulnérables de Dunkerque à Bayonne, et de Port-Vendre à Toulon ; que, déshérités de nos frontières naturelles, nous ne sommes plus protégés par nos Alpes et par notre Rhin.

Voudrait-on se reposer du soin de nous défendre sur ces trois lignes de places fortes que le génie de Vauban nous a léguées comme une barrière insurmontable ? Une funeste expérience nous a appris par deux fois qu'on peut éviter ces forces-mortes, et que la trouée de Bayay conduit aussi sûrement à Paris que les chaussées pavées de Lille et de Valenciennes.

Quelques grappes de raisins, colportées dans les Gaules, excitèrent autrefois nos pères à traverser les Alpes et à se fixer sous le beau ciel de l'Italie. Qui peut calculer l'effet qu'auront produit sur les hommes du Nord la vue de notre belle France, la richesse de son sol, l'urbanité de ses habitans? On ne doit pas craindre, sans doute, que de nouveaux débordemens de Huns ou de Goths

inondent le midi de l'Europe; des villes, des champs cultivés, un commencement de civilisation lient au sol natal la majeure partie de la population ; mais, nulle part le souverain ne peut former à moins de frais des armées aussi redoutables; aucun autre ne peut disposer de deux ou trois millions de nomades : et quels cris de joie, quels houras approbateurs retentiraient sur les bords du Nieper, du Don et du Volga, le jour où l'on proclamerait la troisième croisade ? La modération d'Alexandre doit nous rassurer sans doute, mais il n'est pas immortel; et là comme dans Rome, du temps des Empereurs, tout dépend d'un seul homme.

Ce n'est pas d'ailleurs le vaste empire russe, ses neuf cent mille soldats et ses hordes vagabondes que nous devons seulement redouter. L'Autriche, dont l'avidité n'est jamais assouvie, l'Autriche qui, comme la cour de Rome, ne renonce jamais à ses projets, parce qu'elle sait que le temps vient tôt ou tard au secours de ceux qui veulent toujours la même chose, n'a pas oublié les

traités secrets de Pavie et de Pilnitz (1); elle cherche encore des moyens d'échange contre cette Bavière tant convoitée par Joseph II; cette Bavière qui, liant le Tyrol à la Bohême, formerait de ses membres séparés un corps compacte et impénétrable. Les campagnes de Moreau et de Bonaparte ont prouvé, comme celles de Gustave-Adolphe, comme la guerre de la succession, que le

(1) Tout bon Français ne doit pas non plus les oublier ces traités où, sous le prétexte de secourir le Monarque, on le dépouillait de ses plus belles provinces. Les Pays-Bas et *toutes les conquêtes faites par Louis XIV*, devaient dédommager la maison Palatine de la cession de la Bavière. Ce n'est pas tout : L'archiduchesse Christine *devait avoir la Lorraine : l'Alsace devait revenir à l'Empire* (Landau lui est déjà revenu); *une partie de la Franche-Comté devait appartenir à la Suisse :* la *Bresse*, le *pays de Gex* et même tout le *Dauphiné*, au *Piémont*. L'*Espagne* aurait eu pour sa part le *Béarn*, le *Roussillon* et la *Corse*. Lord Stanhope, lord Lauderdale et surtout lord Landedowne, reprochèrent à l'Angleterre l'accession à ces traités, et de *vouloir jouer aussi le rôle de puissance co-partageante*. Nos victoires sauvèrent la France, et quelques Français nous les ont reprochées comme des crimes!

cœur de ce vaste empire était la partie la plus vulnérable, et que le vrai point d'attaque était sur la rive droite du Danube.

Quand je parle de puissances ennemies ou jalouses, je ne dois pas taire la Prusse. La honte de Jéna n'a pas été effacée, la vengeance seule a pu se satisfaire : le vaincu de Lubeck fut encore le vaincu de Fleurus.

Il est inutile, sans doute, de signaler comme notre ennemie la nation qui n'a jamais cessé de l'être, qui jalouse de notre commerce, de notre industrie, de notre sol, est en conspiration permanente contre nous. Là se conserve une haine antique, obstinée, implacable, qui voudrait réaliser contre nous l'anathème de Caton contre Carthage. Son gouvernement nourrit et exploite cette haine; il est sûr de trouver de l'or quand il faut acheter des ennemis à la France (1).

Si, à ces justes motifs d'alarmes, j'ajoute

---

(1) En accusant le gouvernement, je me plais à rendre hommage à cette classe nombreuse d'anglais chez qui le patriotisme n'éteint pas la philantropie, et qui ne prétendent pas à la liberté comme à un privilége exclusif.

ceux que doivent inspirer la coalition de toute l'oligarchie européenne, l'aveuglement des rois qui ne savent pas encore que le bonheur des nations est la meilleure base de leur puissance, et la liberté publique la plus sûre garantie des trônes, on sera étonné du moment qu'on choisit pour s'élever contre les armées permanentes. Il nous en faut, puisque les autres gouvernemens en conservent ; ce n'est pas à nous, victimes de l'Europe coalisée, à rester sans défense avec la bandelette du sacrifice. Renonçons à l'épée de Brennus, j'y consens, mais non pas au bouclier qui doit repousser le fer ennemi.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport de la situation des Puissances entr'elles.

VAINEMENT voudrait-on nous rassurer par l'attachement que les rois de l'Europe portent à notre auguste Monarque ; la politique des souverains fait toujours taire leurs sentimens.

Nous reposerions-nous sur cette alliance à laquelle on a donné le nom de sainte, cette alliance qui, contractée au milieu des capitulations violées, des engagemens solennels méconnus, des taxes de guerre, des spoliations de nos musées, de l'amputation de notre territoire, rappelle tant de revers, et des souvenirs si douloureux ? Si les rois avaient ajouté foi à leurs promesses réciproques, n'auraient-ils pas diminué leurs armées? Loin de là, ils les accroissent sans cesse. La

Russie, l'Autriche, la Prusse, tous les Etats de second ordre restent sur le pied de guerre. La paix ne semble à tous qu'un armistice passager.

Disons-le avec franchise, parce que l'intérêt de la France l'exige : il n'est pas possible que la paix soit longue entre les grandes puissances. La guerre de trente ans est terminée, mais le traité de Westphalie est à faire. L'Europe n'est pas encore rassise sur ses fondemens; tout est déplacé, et partout il y a des pierres d'attente. Je vais plus loin, la force des choses plus puissante que la volonté même des souverains, les entraînera dans une lutte sanglante et prochaine.

Il est une puissance qui, toujours méconnue, réclame sans cesse ses droits, et qui doit finir par triompher des petites combinaisons des diplomates; c'est elle qui, par des démarcations fixes et qu'on ne franchit pas en vain, a marqué les limites des Etats. Un malaise continuel tourmente ceux qui ne es ont pas encore atteintes; un affaiblissement réel est la punition de ceux qui les ont dépassées. Cette puissance a fait l'Espagne, les Gaules, l'Italie. Interrogez la

carte, et vous verrez ce que doivent être les autres Etats.

L'emplacement des capitales dont on n'a pas assez calculé toutes les suites, l'intérêt des peuples qui varie suivant le degré de civilisation auquel ils sont parvenus, ajoutent encore leur influence à celles des frontières naturelles.

Le commerce donne aujourd'hui tant d'avantages, qu'une nation qui n'est qu'agricole, est dans un état habituel de dépendance à l'égard des autres nations. Alors tous les intérêts individuels aspirent à un autre ordre de choses. Ainsi nous pouvons dire qu'une nation qui est méditerranée, n'est pas complète jusqu'à ce qu'elle ait atteint son littoral : ainsi les Etats ne sont pas achevés s'ils n'ont l'embouchure de leurs fleuves et les alluvions qu'ils ont formées.

Procédons avec ces principes, et demandons à chaque Etat ce qui manque à sa prospérité.

A la Pologne, devrait être jointe la Prusse orientale; Memel, le Frederischhall, Dantzig, l'embouchure de la Wistule doivent en faire et en feront partie. La Prusse, se sou-

mettra-t-elle volontairement à ce qu'elle ne pourrait empêcher?

Les sommités des monts Crapacs doivent, dans l'état des choses, servir de limites entre la Russie et l'Autriche. Tant qu'Alexandre n'aura pas d'ailleurs rangé sous son sceptre tout ce qui compose le royaume de Pologne, les Polonais et lui regarderont son ouvrage comme imparfait. L'Autriche, voudra-t-elle, pourra-elle vouloir qu'il n'y ait que la Moravie entre sa capitale et les formidables armées russes? Olmutz ne protégerait pas long-temps Vienne.

La Prusse, étendue comme un ruban qui serpente depuis Kœnigsberg jusqu'aux frontières de la France, n'a ni ligne de défense, ni ligne d'opérations. Il lui faut l'embouchure de ses fleuves; Lubeck et Hambourg, ces comptoirs anglais qui n'entrent dans aucun bassin de la balance continentale, doivent lui appartenir. Le Hanovre, la partie de la Saxe qu'elle n'a pas encore envahie, complèteront un jour cette puissance. L'Autriche, et surtout l'Angleterre consentiront-elles à ces grands changemens?

Je ne parle pas du mariage forcé de la

Hollande et de la Belgique, alliance où l'incompatibilité d'humeur avait peut-être été calculée par l'Angleterre, qui veut la ruine des deux pays. Elle se venge encore du balai que Ruyter, remontant la Tamise, avait attaché à son grand mât, pour annoncer au monde qu'il avait nettoyé les mers des forbans de l'Angleterre; elle veut, par-dessus tout, fermer l'Escaut d'où l'univers pourrait un jour voir sortir ses vengeurs. Je ne parle pas non plus de la Turquie, que la Russie ne doit plus convoiter que dans un avenir très-éloigné. La cession des îles Ioniennes, et la perte de son influence sur la Grèce, prouvent que c'est désormais par l'Asie qu'elle compte aller à Constantinople; mais, sans ces motifs de guerre, combien n'en découvre-t-on pas dans la situation topographique et commerciale des Etats que je viens d'indiquer?

Autrefois un long espace de temps s'écoulait entre les causes de la guerre, la détermination à la faire et les premières hostilités. Il fallait lever des troupes, former des magasins, réunir un grand matériel; aujourd'hui tout est prêt, les troupes sont

sous les armes, les canons sont chargés et leur détonation peut suivre la première note hostile de l'une des puissances.

Cependant tout est si lié en Europe, qu'il est impossible qu'une guerre qui éclaterait sur un point n'embrase avant six mois toute sa superficie. Nous nous trouvons surtout dans une situation à ne pouvoir espérer de rester neutres. Nous ne sommes pas assez puissans pour être respectés, ni assez faibles pour être dédaignés. Avec une armée forte et redoutée nous pourrions profiter de l'embarras des combattans, et peut-être recouvrer nos pertes sans nous exposer aux chances de la guerre. Sans une force qui fasse pencher la balance, nous serons entraînés par une autre puissance; nous deviendrons son satellite, nous qui naguères réglions les mouvemens de l'univers ! la guerre désastreuse et ridicule de 1757 recommencera peut-être. Du moins les élémens des défaites (1) ne nous manqueront

---

(1) Un seul fait peindra cette époque. Le duc de Choiseul, *sentant la difficulté, et même l'impossibilité de combiner deux armées à un but commun par les en-*

pas: ainsi, faute d'avoir une armée, nous ne pourrons faire respecter notre neutralité, et avec nos bataillons faibles et inexpérimentés nous serons les jouets de nos amis et de nos ennemis. La honte de la France doit-elle donc égaler la gloire dont naguères elle se couvrit?

---

traves des généraux (lettre du 13 mai 1761), imagina la chose la plus bizarre et la plus absurde qui puisse venir dans la tête d'un homme d'esprit et de sens. C'était d'avoir deux armées qui agiraient l'une après l'autre, de manière que lorsque la première serait fatiguée et entrerait dans les quartiers d'hiver, la seconde se mettrait en campagne, *d'où il doit arriver*, disait son Excellence, *sinon des succès décisifs, du moins un découragement nécessaire de la part des ennemis*.

En 1762 on fit plus encore : deux maréchaux (*Destrées* et *Soubise*) furent chargés de *commander conjointement l'armée*. On croyait peut-être réunir, comme l'avait fait Rome dans le choix de *Fabius* et de *Marcellus*, l'épée au bouclier.

CHAPITRE TROISIÈME.

Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport des progrès qu'a faits la civilisation.

Tout doit tendre à la perfection; les armées permanentes sont le fruit de la civilisation. Chez les peuples sauvages, chaque individu est soldat ; il doit se défendre, comme il doit pourvoir à tous ses besoins. Alors les arts ne font aucun progrès; toutes les huttes se ressemblent, les armes sont les mêmes, la manière de s'en servir ne diffère pas. De l'expérience naissent les lumières; chaque homme sent qu'en suivant une direction particulière, il augmente son bien-être et sert mieux la société. Bientôt les métiers se divisent et se perfectionnent; l'industrie, le commerce naissent. Les laboureurs cultivent les champs, les artisans embellissent nos villes, les négocians créent des capitaux, les savans font des découver-

tes utiles; mais il faut une force spéciale pour donner la sécurité à tous. On choisit les plus robustes, les plus ardens, pour défendre la société. Ils y consacrent leur vie; et comme une solde quelconque ne saurait payer la grandeur du sacrifice qu'ils font à la patrie, on les entoure de considération, on fait briller à leurs yeux le fantôme de la gloire; ils courent après l'immortalité qu'un si petit nombre doit atteindre.

La France a, comme les autres Etats, suivi cette marche progressive. Dans les Gaules, qu'il asservit avec quelques légions, César eut à combattre la population entière. C'était avec leurs vassaux tumultueusement rassemblés que combattaient les seigneurs féodaux.

L'établissement des milices, des communes, vers lesquelles on semble vouloir nous ramener, ne changea rien à ce système. Elles n'eurent d'abord d'autre but que de dompter l'indocilité des seigneurs, de *protéger les biens des évêques et des abbés*, (voyez Daniel) que les seigneurs de Montmorenci, de Beaumont et de Gourmai pillaient et rançonnaient. Il n'y avait aucune

sûreté dans les routes ; tout commerce était interrompu : les levées des communes se faisaient par paroisses et au son des cloches; elles marchaient avec la bannière de l'église, et souvent sous la conduite du curé : quand on devait combattre l'ennemi extérieur, on les réunissait par province et elles formaient des légions.

Que pouvait-on faire de ces attroupemens ? On en formait de gros carrés auxquels on donnait le nom de *batailles*. Ainsi à la funeste journée de Poitiers l'infanterie fut divisée en trois batailles de seize mille hommes chacune, et ces trois batailles furent renversées par six cents cavaliers qui débouchèrent au moment où les trois cents gendarmes, envoyés par le seigneur de Ribaumont, périrent dans le défilé par lequel on marchait à l'armée anglaise : ainsi à Bouvines ces milices n'avaient pas pu tenir contre l'infanterie allemande, *faite à combattre en plein champ*. Ces pauvres milices étaient si méprisées qu'on s'en servait quelquefois comme d'une espèce de rempart. Nous voyons à Bouvines, *le comte de Boulogne former un bataillon creux de soldats choisis*,

rangés en rond: ce bataillon avait une ouverture par où sortait le noble seigneur pour combattre, et par où il rentrait pour prendre haleine.

Il fallut renoncer à ces communes. En 1448 les francs-archers, troupe permanente, les remplacèrent. Déjà la formation des quinze compagnies d'ordonnance nous avait donné une cavalerie mieux disciplinée et plus redoutable.

A ces francs-archers qui avaient rendu de grands services, mais qui n'offraient pas la consistance qu'il voulait donner à son armée, Louis XI fit succéder des Suisses et dix mille Français à sa solde. Desquedes, officier bourguignon, fut mis à la tête de ces troupes: seul, dans ce temps d'ignorance, il avait étudié les Anciens; on fut étonné de le voir auprès de Pont-de-l'Arche, tracer un camp à la romaine, y vivre sous la tente, et faire, pendant la paix, tous les exercices de la guerre. C'est à l'aide de cette armée que Louis XI écrasa la féodalité, recula les frontières, fit rentrer les provinces sous sa domination et fut un des fondateurs de la monarchie. Cependant les

liens de la discipline se relâchèrent: l'infanterie française, dont on peut lire dans Brantôme un portrait qui n'est pas flatté, n'égalait pas, sous Charles VIII, les Suisses, ni les Allemands; mais Louis XII l'épura, et à la prise de Gênes elle se couvrit de gloire.

François I[er] porta dans l'organisation de son armée les irrésolutions et la légèreté de son caractère. Après avoir réduit les bandes de plus de moitié, il forma sept légions de six mille hommes chacune, et bientôt abandonnant ce système, il revint aux bandes.

Henri II et Charles IX n'eurent pas plus de fixité dans leurs idées. C'est cependant au premier qu'on doit l'institution des régimens dont on a senti depuis tous les avantages. Cette organisation est si simple, si régulière, et se prête tellement à toutes les combinaisons, qu'elle a été adoptée par toutes les puissances : il n'y a aucunes raison de la changer.

En entrant dans ces détails, que je me suis efforcé d'abréger, j'ai voulu prouver que c'est par de longs tâtonnemens, par de nombreux essais, par des améliorations suc-

cessives, qu'on est arrivé des levées provisoires aux armées permanentes, et des rassemblemens désordonnés des communes aux régimens ou aux légions.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Nécessité d'une armée permanente, démontrée par les progrès qu'a faits l'art de la guerre depuis l'invention de la poudre à canon.

Des écrivains estimables sont tombés dans des erreurs graves qu'il est important de relever. L'un d'eux (1) voulant affaiblir les raisons qui commandent la permanence des armées, a dit que depuis l'invention de la poudre à canon l'art de la guerre était devenu moins difficile; l'autre (2), que cette invention était plus favorable à la défense qu'à l'attaque.

Si l'art de la guerre n'était que l'art des anciens chevaliers, *de sauter sur leurs des-*

(1) Le général Tarayre : De la force des gouvernemens, chap. XIV.

(2) Carion-Nysas.

triers, *de faire le moulinet de l'espadon et le soubresaut armés de toutes pièces*, *fors le bacinet ; de jeter la lance*, *férir d'une coignée ou d'un mail*, enfin tous les exercices auxquels s'appliquait Boucicaut dans sa jeunesse, je ne combattrais pas cette opinion. Nos hussards et nos cuirassiers ont moins besoin de suivre les manéges et d'assouplir leurs membres; mais certes il n'en est pas de même pour l'infanterie. Ils n'avaient pas besoin d'une grande instruction, ces fantassins des communes qui, couverts de jaques de cuir et de paniers de tremble, marchaient armés de *coustilles*, de *javelines* et de *rondelles*. Quant aux armes de jet qui exigent plus d'adresse, on avait, même à cette époque, des corps réguliers et permanens. Ainsi nous voyons quinze mille archers Génois à la funeste bataille de Créci.

La découverte de la poudre à canon amena de grands changemens dans l'art de la guerre, ou plutôt fit créer une science nouvelle, plus vaste, plus compliquée, plus imposante. Il coula cependant beaucoup de temps avant qu'on perfectionnât les armes à feu, et que

leur usage devînt général. Nous lisons dans *Montluc* que les troupes gasconnes, alors renommées parmi les plus braves, n'avaient pas encore adopté l'arquebuse en 1523. *Lautrec* en avait un très-petit nombre dans l'armée qui assiégea Naples en 1528, et *Lanoue* ne donne des pistolets aux Reitres qu'en 1544. Ainsi il fallut plus de deux cents ans pour appliquer cette grande invention aux armes portatives: car *Froissart* fait tirer des canons et des bombardes par les habitans *du Quesnoy* dans l'année 1340. Il serait curieux de lire les mémoires que les ennemis des innovations faisaient à cette époque en l'honneur des arbalètes, des balistes et des catapulses.

Enfin, le temps et l'expérience l'emportèrent sur les préjugés. Les armes à feu, encore mêlées avec les piques, sous *Turenne*, devinrent, après l'adoption de la baïonnette, la seule arme de l'infanterie; mais cette arme exige des exercices habituels. S'il est facile à un homme isolé de s'en servir, il faut une longue habitude pour que des hommes réunis en corps puissent en

faire usage; alors la maladresse d'un seul peut nuire à un grand nombre : une recrue fera manquer un feu de peloton, un feu de bataillon : elle va déranger un feu de file, qui est le seul qu'on puisse faire à la guerre. Si elle est au second ou au troisième rang, elle blessera ses camarades du premier. Ainsi dix hommes inexpérimentés détruisent l'ensemble d'un régiment, affaiblissent le courage qui est le fruit de la confiance, et amènent la défaite. La perfection du tir, la célérité dans la charge, l'ensemble dans les feux donnent d'inappréciables avantages. C'est pour avoir devancé les autres nations dans cette partie de la guerre que les Prussiens ont brillé avec tant d'éclat. Déjà dans ses guerres contre les Suédois et les Polonais le grand électeur avait introduit un feu réglé en partageant ses bataillons en divisions qui ne tiraient qu'à l'ordre de commandans particuliers; c'est par ces feux de divisions ou de pelotons, qui étonnèrent la cavalerie française, que l'infanterie prussienne assura sa retraite après la première bataille de Hochstedt; et c'est encore à la

supériorité des feux de ses bataillons plus qu'aux beaux mouvemens de sa tactique, que Frédéric a dû ses nombreuses victoires.

Sans doute l'invention de la poudre à canon fut un bienfait pour l'humanité (1); la guerre est devenue moins meurtrière, les vaincus n'ont pas tous jonché le champ de bataille. Wagram, la plus sanglante de nos journées, est bien loin de l'horrible mêlée où 375 mille Sarrasins tombèrent sous les coups des soldats de Charles-Martel; mais si le péril des combats a été moins grand, l'appareil en est devenu plus terrible, et il a fallu plus de courage pour le braver. Dans une lutte corps à corps, tels qu'étaient les combats des Anciens, l'agitation du sang, le mouvement, la colère, la confiance dans son adresse ou dans sa force, cachaient ou affaiblissaient la présence du danger. Maintenant il faut s'exposer, dans une froide immobilité, à des

(1) Les armes de jet ont toujours maintenu une espèce d'égalité sur la terre. C'est avec la fronde que le jeune *David* terrassa l'orgueilleux Philistin; et maintenant celui qui a la force de presser la détente d'un pistolet peut braver la massue d'*Hercule*.

coups qu'on ne peut détourner, s'abandonner avec résignation au hasard qui dirige la mort, et voir d'un œil calme les files entières emportées à ses côtés, et s'allumer la batterie à laquelle souvent on n'a pas de quoi répondre.

L'aspect hideux des blessures, la détonation des pièces, l'explosion fréquente des caissons frappent les imaginations, et rendent plus nécessaires les liens de la discipline qui, comme l'a dit Machiavel, *produit la force et la valeur*. Nous avons donc besoin d'une organisation plus forte que celle des Anciens, les hommes doivent être moins abandonnés à eux-mêmes : il faut plus les contenir par l'exemple des chefs, mieux les encadrer dans des serre-files qui leur ôtent la possibilité et jusqu'à l'idée de se dérober au danger. Comment y parvenir, si on ne retient pas long-temps les hommes sous les mêmes drapeaux, si on ne les lie pas par les mêmes habitudes, si on ne fait enfin d'une multitude d'individus un corps homogène, qui n'ait qu'une âme, qui n'obéisse qu'à une même impulsion? Quelques heures d'exercice par semaine ne suffisent pas pour at-

teindre ce but. On ne devient *compagnons d'armes* qu'en partageant les plaisirs et les peines, qu'en courant les mêmes dangers, qu'en se créant les mêmes souvenirs, qu'en se berçant des mêmes espérances. Jamais armée ne fut peut-être physiquement et moralement plus redoutable que celle qui se forma dans les camps de Boulogne; chaque division était comme le bataillon sacré des jeunes Thébains : aussi quels immortels exploits précédèrent l'immortelle journée d'Austerlitz !

Depuis le soldat jusqu'au général en chef, le même esprit anime en France tous les rangs de l'armée, et sert de mobile à tous ceux qui la composent; c'est l'honneur, le besoin de la considération, la soif de la gloire. Le général veut remplir l'univers de son nom ; l'officier veut être cité dans son régiment, le sous-officier dans sa compagnie, le soldat dans son escouade. Ce sont des cercles concentriques; les plus petits, il est vrai, sont tracés sur le sable, et effacés par le moindre souffle; mais l'expérience ne corrige pas; on court après la même chimère, et l'on meurt tout entier en rêvant

l'immortalité. Réunissez à la hâte des hommes qui se connaissent à peine, qui peuvent vivre sans conquérir leur mutuelle estime, ce puissant levier n'existe plus, et l'époque des grandes choses ne renaîtra pas.

D'autres découvertes ont suivi la découverte de la poudre à canon. Le pas cadencé, sans lequel il est impossible de s'avancer en bataille, de déployer des colonnes, de faire marcher des masses, était inconnu à nos pères. Cette science des manœuvres qui multiplie les hommes par la célérité de leurs mouvemens n'était pas inventée; Gustave-Adolphe, les Nassau, Frédéric n'avaient pas encore créé un nouvel art de la guerre.

Si j'entrais dans tous les détails des marches, des combats, d'une bataille; si je suivais l'officier et le soldat dans toutes les circonstances, dans toutes les vicissitudes qui les attendent; si je les représentais ici éclairant une épaisse forêt, là gravissant les rochers qui bordent un défilé, tantôt attaquant avec impétuosité une redoute, tantôt s'avançant en vastes carrés dans des plaines rases où la cavalerie est prête à profiter du plus petit désordre; si j'exécutais ces déploie-

mens rapides, ces passages de lignes, ces retraites en échiquier, ces feux en avançant qui laissent tant à désirer, même dans nos exercices de parade, on conviendrait qu'il faut moins improviser le métier de soldat, et que des camps de manœuvres fréquens et réunis pendant plusieurs mois de suite sont indispensables à l'armée d'une nation qui veut rester indépendante des autres nations.

Les détracteurs des armées permanentes croient remédier à toutes ces difficultés en se bornant à l'instruction de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, de ce qu'ils appellent *les corps savans*. Ces armes ne sont qu'accessoires; elles complètent le succès, mais elles ne le font pas. C'est avec l'infanterie que les Romains soumirent le monde; qu'Alexandre détrôna Darius; que Xénophon fit son immortelle retraite. L'orgueil des nobles, et surtout si l'on en croit Machiavel, l'avidité des *condotieri*, qui gagnaient plus d'argent avec la cavalerie, donnèrent pendant quelque temps la prééminence à cette arme : mais quand Gustave-Adolphe menaça le trône de Ferdinand, quand Charles XII

ébranla le colosse russe, l'infanterie reprit son rang. Frédéric commença par perfectionner la sienne : avec elle il gagna, dès 1741, la bataille de Molwitz; et sa cavalerie qui ne savait encore charger qu'au trot fuyait à toute bride. C'est à Seidlitz qu'elle dut l'étonnante précision de ses manœuvres. Les armes du génie et de l'artillerie ne firent pas les mêmes progrès; les Autrichiens et surtout les Français furent, pendant toute cette guerre, supérieurs dans cette partie; ils n'en furent pas moins toujours battus. C'est donc l'infanterie qu'il faut soigner, c'est à l'infanterie qu'il faut tout sacrifier; avec elle on peut remédier à tout; rien ne peut la remplacer. Quand, dans les plaines de Lens, l'Espagne eut perdu ces vieilles bandes formées par les Velasco, les Davila et les Mondragon, ces bandes dont Henri IV avait dit devant Amiens : *Avec cette infanterie je défierais l'univers*, l'époque de sa gloire fut passée sans retour.

Je n'ai parlé que des officiers des corps et des simples soldats; et c'est surtout les officiers-généraux qu'il faut instruire. Leur inexpérience est quelquefois si funeste,

leurs erreurs ont des résultats si décisifs qu'on ne s'étonne pas assez de l'imprévoyance et de l'aveuglement de ceux qui ne veulent pas qu'on se prépare par de longues études et des méditations profondes à l'exercice de la fonction la plus importante de l'ordre social. Pour défendre quelques acres de terre, pour soigner la santé de ceux qui nous sont chers, nous voulons des hommes qui se soient voués à l'étude des lois, qui aient consacré leur vie entière à apprendre l'art difficile de guérir; et pour conserver nos provinces, pour disposer de la vie de plusieurs millions de citoyens, pour décider de la servitude ou de l'indépendance de la patrie, on se fierait à l'ignorance et au hasard! On ne veut pas que la guerre devienne un métier! elle doit l'être pour un grand nombre, afin que quelques êtres privilégiés par la nature, arrivent aux hautes régions de l'art et de la science.

Je ne remonterai ni à *Onosander*, ni à l'empereur *Léon*, pour dire ce que devrait être le chef d'une armée. Un grand général est un phénomène. Quel homme, en effet, que celui qui, après avoir prévu toutes les

hypothèses que l'esprit peut embrasser, trouve encore dans son génie le moyen de parer aux coups du hasard; qui n'étant abattu par aucun revers, sait les réparer tous; qui excite toutes les passions et n'est accessible à aucune; qui sème l'enthousiasme et reste calme comme la sagesse; qui peut descendre dans les plus petits détails sans perdre l'ensemble de vue; qui commande le respect et la confiance, l'obéissance et l'amour; qui, à la fois guerrier, administrateur, diplomate, orateur et citoyen, connaît aussi bien les ressources d'un pays que sa topographie, sa situation morale que sa situation politique; possède, comme César, l'art d'enflammer ou d'apaiser d'un mot ses soldats; juge, avec habileté, le moment de presser les hostilités ou d'arrêter le char sanglant de la guerre, et a l'âme assez pure pour ne jamais oublier que l'intérêt de la patrie est avant tous les autres intérêts, et qu'une victoire inutile serait un crime odieux!

Il est sans doute impossible que tant de hautes qualités soient réunies à un degré également éminent. La nature est avare de ses dons: le même homme ne peut avoir la

prévoyance d'Eugène, la circonspection de Montécuculli, la constance de Charles XII, le coup-d'œil de Frédéric, l'audace de Vendôme, le désintéressement de Turenne, et les vertus de Catinat; mais l'expérience développe les talens et y supplée quelquefois: une longue habitation avec les soldats enseigne les moyens d'agir sur eux; l'habitude de remuer les masses finit par donner de l'aplomb, du sang-froid, de l'à-propos. Je sais qu'il est des génies privilégiés que la nature semble avoir formés pour le commandement. A vingt ans, Aratus délivra sa patrie et devint le chef de la ligue achéenne. A peine sorti de l'enfance, Philopœmen donna la victoire à Antigone; Scipion, Pompée, chez les Romains; Condé, Bonaparte chez nous, ont commandé sans avoir appris à servir, mais on ne doit pas espérer de semblables prodiges; les siècles se reposent après les avoir produits.

Ces hommes extraordinaires, n'agissant que par l'impulsion de leur génie, ne forment d'ailleurs qu'une mauvaise école. Dédaignant les règles, ils s'élancent dans une carrière nouvelle dont eux seuls connaissent l'étendue et devinent les issues. Ils ne

donnent qu'une très-petite chance au hasard dans des occasions où d'autres hommes, voulant marcher sur leurs traces, lui abandonneraient toute leur destinée. Les généraux, au contraire, qui arrivent par degrés au rang le plus élevé, qui apprennent et qui ne devinent pas la science, peuvent la transmettre à leur tour. Tortenson et Weimar, formés par Gustave, formèrent Turenne; Luxembourg fut le dernier de cette école, et avec lui finirent nos victoires: avec les favoris commencèrent nos revers; nous ne pouvons pas l'oublier, car chaque page de notre histoire nous le rappelle. Chez aucune autre nation les succès militaires ne dépendirent autant d'un seul homme, aucun gouvernement ne devrait donc apporter plus d'attention dans le choix de ses généraux, ne devrait plus s'attacher à en former qui commandassent l'estime et la confiance. Les soldats de Villars avaient été ceux de Villeroi et de Marsin; les compagnons de gloire du maréchal de Saxe accompagnent dans leur fuite les Contades et les Soubises; Denain vint après Ramillies, comme Rosbach après Fontenoy.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Suite du précédent.

Je crois avoir prouvé que la guerre est un métier, un art, une science plus difficile depuis l'invention de la poudre à canon. Il me sera plus facile encore de prouver que, depuis cette découverte, la défense a beaucoup perdu de ses moyens et de sa durée, et que par conséquent, les nations qui veulent conserver leur indépendance et leurs institutions sont exposées à de plus grands dangers.

Machiavel, qui a porté dans toutes les questions un génie également profond, examine, dans ses réflexions sur Tite-Live, si Rome eût aussi facilement conquis le monde avec l'invention de la poudre à canon; et, après avoir prouvé que l'artillerie est plus favorable à l'attaque qu'à la défense, il se décide pour l'affirmative.

C'est en effet à mesure que l'artillerie s'est

perfectionnée que les places ont opposé moins de résistance. Elle était peu redoutable lors des mémorables siéges de Rhodes et de Malte; elle l'était aussi peu lorsque Charles-Quint assiégeait Metz que défendit si glorieusement le duc de Guise, lorsque Montluc se soutenait dix mois dans la mauvaise place de Sienne. Vauban est venu et a fini par rompre l'équilibre entre l'attaque et la défense; il ne faut plus vieillir devant des boulevards qu'on ne peut renverser: d'humbles tranchées vous amènent bientôt jusqu'au pied des plus orgueilleux remparts; les canons, les bombes, les mines les entr'ouvrent, les écrasent, les bouleversent. Qu'on parcoure l'histoire des siéges modernes, et l'on verra qu'à l'exception de quelques places qui, telles que Mantoue, Gaëte, Cadix, étaient plus défendues par leur position que par leurs fortifications, toutes n'ont opposé qu'une faible résistance. Quelques-unes, il est vrai, ont donné le temps à nos armées d'accourir et de reprendre l'offensive; mais la guerre de la révolution a amené d'autres combinaisons. Eugène ne perdrait plus aujourd'hui des momens précieux de-

vant Landrecies; Villars ne trouverait plus l'occasion de vaincre à Marchiennes.

Nous avons les premiers donné l'exemple du mépris ou du dédain des places fortes, et l'Europe a profité de nos leçons. Ulm, Philisbourg, Ingolstadt ne nous ont pas empêché de passer l'Iller et le Lech, et d'envahir la Bavière. Valenciennes et Maubeuge, Bouchain et le Quesnoy ont vu les armées ennemies défiler entre leurs redoutables boulevards, et Paris soumis à un vainqueur qui se donnait à peine le soin de contenir leurs garnisons.

Il en est de la guerre de campagne comme de la guerre de siége; les armes à feu sont toutes à l'avantage de l'assaillant. Si elles donnent à celui qui se défend la facilité de fortifier avec rapidité quelques points importans, elles donnent à celui qui attaque la faculté de s'étendre au loin et de chercher d'autres points vulnérables.

CHAPITRE SIXIÈME.

Nécessité d'une armée permanente, sous le rapport du peu de résistance qu'opposerait sans elle une nation.

L'ACCROISSEMENT immense des armées ne leur permet plus de s'arrêter long-temps sur un terrain qu'elles dévorent. L'hyperbole qui faisait dessécher les fontaines par l'armée de Xercès se réalise presque sous nos yeux. Il faut que ces masses avancent ou meurent : aussi avancent-elles; et leurs coups sont prompts et décisifs.

Des écrivains recommandables ont démontré jusqu'à l'évidence que l'échiquier de nos places fortes ne ferme pas nos frontières. Ils veulent y suppléer par d'autres places et par de vastes camps retranchés ; mais ces places, ces camps, ne peuvent être défendus que par des soldats et protégés que par des armées. Si, en 1814, nos troupes n'eussent pas occupé Hambourg et Barcelonne,

Dantzig et Tortose, jamais l'ennemi n'eût campé sur les hauteurs de Montmartre; si elles n'avaient pas arrosé de leur sang les bords de l'Adige quand les cosaques du Don abreuvaient leurs chevaux dans la Seine, jamais la patrie n'eût été courbée sous le joug de l'étranger. Ce n'est donc pas malgré nos grandes armées permanentes que nous avons été soumis; c'est parce qu'on les employait encore à la conquête de l'Europe quand il fallait défendre la France. Réunissez-les sous les ordres de celui qui, avec de si faibles moyens, opéra de si grandes choses, et les combats de Méry, de Montmirail, de Laferté, de Craonne seront des batailles décisives (1)...

---

(1) Si *Bonaparte*, empereur, retrouva, dans la campagne de 1814, le génie de *Bonaparte*, général en chef de l'armée d'Italie, c'est qu'il n'avait plus de ces armées gigantesques qu'on ne peut ni mouvoir, ni nourrir. Une expérience fatale a su nous apprendre que notre Europe ne convient pas à ces armées; il faudrait des routes de demi-lieue de large, des ponts où cinquante voitures pussent passer de front, des villages où trente mille hommes pussent cantonner et trouver des subsistances. Sans cela, ces masses se détruisent d'elles-

Quelle résistance opposèrent alors, quelle résistance ont opposée, à une époque plus récente, ces gardes nationales auxquelles seules on voudrait confier le salut de la France? Des hommes, qui croient répondre à tout par une formule bannale et facile, répètent sans cesse que la cause de nos revers est dans l'opinion publique qui s'était retirée de l'usurpateur de nos libertés. Insigne mauvaise foi, ou inconcevable aveuglement! Non, la France n'a jamais refusé les moyens de repousser le joug de l'étranger. Après la funeste campagne de Moscou elle fournit les légions qui reportèrent nos drapeaux sur les bords de l'Elbe et de la Neisse; après l'inexplicable campagne de Dresde et de Leipsig, cette France, toujours généreuse et inépuisable, donna tout ce que demanda le pouvoir. Dans quel lieu l'opinion publique s'opposa-t-elle au départ des conscrits, retint-elle les gardes d'honneur, empêcha-t-elle les habitans des villes et des campagnes de four-

---

mêmes. Aucune administration ne saurait pourvoir à leurs besoins; aucune tête ne peut leur imprimer un mouvement régulier.

nir des vivres pour les places fortes, des chevaux pour l'artilierie!

Mais on ne courut pas aux armes, on ne se battit pas pour repousser l'ennemi commun! on ne se battit pas, parce que les nations ne se battent plus en Europe; elles ne se battent plus depuis que la guerre, adoucie, civilisée, ne menace plus tout un peuple de la mort ou de l'esclavage; elles ne se battent plus depuis que les propriétés divisées à l'infini font sentir au plus grand nombre le besoin de l'ordre et de la protection.

On va me citer l'Espagne, les Calabres! Je vais répondre et avec une franchise qu'on n'a pas mise encore dans cette discussion.

L'Espagne et les Calabres ne ressemblent pas au reste de l'Europe. La première divisée par des chaînes de montagnes en un grand nombre de provinces qui, par suite de ces frontières naturelles, furent autrefois des royaumes, offre à chaque pas des défilés, des difficultés de terrain, des refuges où le vainqueur ne peut poursuivre le vaincu. Viriatus trouverait le même abri dans les montagnes de la Lusitanie, et Pélage pourrait conserver l'héritage des Goths dans celles des

Asturies. Les Calabres ont conservé plus entière encore l'antique âpreté de leur sol. Avant que les Français eussent ouvert, par tant de travaux, une route jusqu'à Castrovilari et Cozenza, il n'y avait pas plus de communication entre Naples et les villes de la grande Grèce, entre les plaines fertiles de la Pouille et les rochers du Brusium que lorsqu'Annibal y fit, pendant treize ans, une guerre défensive; que lorsque Spartacus, réunissant les esclaves Thraces et Gaulois, y luttait contre les légions romaines.

Jetez les yeux sur notre belle France, sillonnée par de grandes routes et par des rivières navigables, couverte de vastes plaines, parsemée de villes, de villages et de hameaux que lient des communications faciles. Nulle part la nature n'y vient au secours de l'homme; rien ne s'oppose au déploiement des forces de l'ennemi, aux manœuvres rapides de sa cavalerie, aux mouvemens de son artillerie. Aucun obstacle n'aide le petit nombre à lutter contre les masses; aucun refuge ne s'offre au vaincu qui a osé résister; aucun défilé n'assure au courage, qui veut mourir,

le prix de son dévouement : Léonidas n'y trouverait pas de Thermopyles.

Cette différence entre les localités n'est pas la seule. Il en existe une plus grande encore dans l'état de la société. En Espagne, et dans le royaume de Naples, les prolétaires sont, dans une proportion décuple, plus nombreux que dans la France ; et c'est en s'appuyant sur cette classe qu'il est facile de mettre en action, parce qu'elle n'a rien à perdre, qu'on est parvenu à organiser quelque résistance contre l'invasion étrangère ; mais on le tenterait en vain dans la France, dans l'Allemagne et dans la Haute-Italie, les propriétaires y sont trop puissans, les prolétaires trop dépendans pour qu'on hasarde, dans un soulèvement inutile, la fortune et l'existence du plus grand nombre. Un grand acte de rigueur exercé par l'ennemi glacerait les esprits et paralyserait toute défense. Le sac de Pavie contint l'Italie entière.

Ces résistances populaires, ces luttes désordonnées, ne sont d'ailleurs funestes qu'à ceux qui les provoquent. Les efforts des Calabrais, descendant des Marses, des anciens

Samnites ne nous ont pas empêchés de nous établir dans le royaume de Naples. Quelques bataillons ont conquis le Tyrol sur les Tyroliens; un plus petit nombre a suffi pour soumettre les cantons suisses, et ce n'est pas le soulèvement des Espagnols qui a sauvé l'Espagne.

Cette puissance avait négligé son armée; elle avait laissé périr l'esprit militaire qui, sous les Gonzalve, les Farnèze, les Doria, l'avait élevée à un si haut point de gloire; et sans l'imprévoyance et le dédain qu'on a mis dans l'invasion, elle eût subi le joug sans combattre. Dupont n'y commandait que des conscrits et des bataillons de marche : les autres corps n'offraient pas plus de consistance, et on les dissémina sur une immense étendue : les uns marchaient sur Cadix, tandis que les autres se portaient sur Valence (1). Un premier succès dissipa la

(1) Il fallut tout le courage, toute l'habileté du maréchal Moncey, et sa longue habitude du commandement, pour ramener, sans éprouver d'échecs, une faible division de Valence à Madrid. Les Espagnols reconnurent le même général qui, dans les Pyrénées, les

stupeur générale, les esprits s'électrisèrent, les moines soulevèrent la multitude, des chefs de guérillas coururent aux armes; on prodigua des grades, on improvisa des armées; mais quand parurent nos vieilles bandes qu'on envoya trop tard au-delà des Pyrénées, ces armées se dispersèrent presque sans combattre : les corps de partisans restèrent seuls parce qu'ils pouvaient fuir, et fuir sans laisser de traces. Leur existence inquiétait le vainqueur, mais ne pouvait pas lui arracher le fruit de la victoire. Ils n'avaient pas empêché les Maures de dominer sept cents ans dans la plus belle partie de la péninsule, et le réseau de tours défensives établies sur tous les points culminans, à l'issue de tous les défilés, nous prouve que de leur temps aussi il y avait des guérillas qui gênaient les communications, pillaient les convois et assassinaient les hommes isolés.

Je ne veux contester aux Espagnols ni la

---

avait vaincus tant de fois ; ils reconnurent aussi l'homme vertueux qui avait maintenu la discipline, respecté les propriétés et conquis leur amour.

fierté de leur caractère, ni leur haine pour le joug de l'étranger, quoiqu'ils n'aient jamais eu des rois de leur nation : je ne veux pas leur refuser un courage qui s'allume dans le succès, et qui ne s'éteint pas dans les revers, un grand mépris de la mort, une stoïque résignation à supporter les privations et la douleur; mais si, avec toutes ces qualités, ils n'ont pu défendre par eux-mêmes le pays de l'Europe le plus facile à défendre, il faudra en conclure que dans l'état actuel des choses, c'est à des mains long-temps exercées, à des armées permanentes enfin, qu'il faut principalement confier le soin de l'indépendance nationale.

Je veux aller au-devant de toutes les objections, car la vérité est mon but, et la conviction est dans mon âme. On m'opposera peut-être les siéges de Gironne, de Tortose, celui de Saragosse surtout, et on me dira : « Si » les soldats n'ont pu vous résister en campagne, avouez au moins que les simples » citoyens vous ont long-temps arrêtés devant les murailles de leurs maisons. »

D'abord Gironne et Tortose étaient deux places formidables par leur assiette, par la

force et le nombre des ouvrages qui les couvraient, et elles furent défendues par l'élite des troupes de ligne. Saragosse renfermait aussi dans ses murs un grand nombre de soldats, et surtout beaucoup de ces contrebandiers aragonnais qui ont toujours les armes à la main; mais il faut considérer cette question sous une autre face. On est convenu qu'une garnison protégée par ses boulevards, réunie en un petit espace, ayant d'avance ses approvisionnemens, peut résister un temps donné à un ennemi cinq fois plus nombreux; que cinq mille hommes, par exemple, peuvent se défendre contre vingt-cinq à trente mille assiégeans, sans y comprendre encore l'armée d'observation qui doit être prête à repousser les tentatives de l'ennemi extérieur; mais si, par un étonnant renversement de choses, vingt-cinq à trente mille hommes se laissaient renfermer dans une place par cinq mille; s'ils souffraient que ces cinq mille hommes les assiégeassent, qu'ils les réduisissent aux abois, qu'ils les emportassent d'assaut, ou qu'ils leur fissent subir l'affront d'une capitulation, appellerait-on cela un *siége*, et ferait-on aux *assiégés*

un grand honneur d'une résistance plus ou moins prolongée?

Or, voilà ce qui est arrivé en Espagne; les garnisons de Gironne et de Tortose étaient plus nombreuses que les armées qui ont ouvert et escaladé leurs remparts, et à Saragosse plus de cinquante mille hommes ont, dans le premier moment, été cernés, enveloppés par sept à huit mille soldats. Notre nombre fut, il est vrai, augmenté dans la suite, mais pendant toute la durée du siége et même à l'époque de la capitulation, les assiégés étaient le double des assiégeans.

On voit qu'il faudrait de nouveaux mots pour exprimer des situations nouvelles, et qu'il y aurait alors un grand mécompte dans nos admirations et dans la part de gloire que donne la renommée. Qui a donc sauvé l'Espagne? nous. C'est la fausse direction donnée à nos armées(1); c'est la jalousie et l'in-

(1) Si le maréchal Soult avait seul dirigé les armées qui devaient contenir les Anglais en Portugal, Wellington n'eût pas aussi facilement choisi ses points d'attaque; il n'eût pas impunément manœuvré sur les deux

discipline des généraux, ce sont nos fautes enfin, bien plus que les talens des chefs ennemis, qui nous ont ramené en-deçà des Pyrénées. Mais la postérité juge d'après les résultats : à ses yeux le vainqueur est toujours grand, à ses yeux le vaincu ne trouve jamais d'excuse.

Si on lisait avec attention l'histoire des peuples qui ont recouvré leur indépendance, on verrait qu'en dernière analise les efforts des populations n'ont eu des résultats favorables que lorsqu'ils se combinaient avec ceux d'armées bien exercées et conduites par de grands capitaines. Tant que Guillaume ne put opposer aux redoutables soldats du duc d'Albe que des Reîtres levés à la hâte, que des Hollandais et des Brabançons, il fut vaincu : mais quand des milliers de Français échappés de la *Saint-Barthélemi*, quand les Anglais commandés par le brave de Wère, quand des corps réguliers formés

---

rives du Tage. Le maréchal Suchet a obtenu des succès constans, parce que ses mouvemens n'étaient liés aux mouvemens d'aucune autre armée. Il a toujours été heureux, parce qu'il a toujours été habile.

par Lanoue, Dommerville, Coligni, petit-fils de l'amiral, composèrent les armées de Maurice, alors la victoire se rangea du côté le plus juste, et le sceptre de fer de Philippe fut à jamais brisé.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Suite du précédent, Application à la guerre d'Amérique.

Je ne parlerai ni du trône éphémère qu'essaya d'ériger dans Naples l'aventureux duc de Guise, ni des efforts impuissans que tenta Kosciusko pour briser les fers de sa patrie. Ils n'avaient l'un et l'autre pour appui que des troupes sans organisation, et le même sort fut le prix de la folle ambition et de l'héroïque vertu. C'est sur un plus grand théâtre, c'est dans des événemens plus importans que je veux chercher des exemples qui prouvent la vérité de mes assertions.

L'orgueil national affaiblit peut-être aux yeux des Américains la reconnaissance qu'ils nous doivent, mais sans les secours de la France il est probable qu'ils auraient succombé dans la guerre de l'indépendance; ils auraient même été soumis avant notre

arrivée sans les inconcevables fautes des généraux anglais, et l'abandon où les laissa long-temps leur gouvernement.

Le combat de Lexington fut le prélude de cette lutte que la victoire a fait nommer une juste résistance, et que sans elle on eût flétri du nom de rébellion. Le général Gates commit une grande faute en hasardant un faible détachement dans un pays couvert où des tirailleurs, cachés derrière des haies, derrière des troncs d'arbres, pouvaient lutter avec avantage contre des troupes réglées. L'influence d'un premier succès, comme je l'ai remarqué dans le chapitre précédent, est immense dans cette espèce de guerre. Le feu prit aux poudres, de tous côtés on courut aux armes, les congrès s'assemblèrent; des régimens furent levés; les Anglais, pris au dépourvu, perdirent Tyconderago et Crown-Point sur les frontières du Canada, et se virent assiégés dans Boston. En vain ils déployèrent un grand courage à Brunkers-Hill; les maladies, les fatigues et la disette éclaircirent leurs rangs, et l'occupation de la presqu'île de Dorchester les contraignit à abandonner

la place et plus de deux cents pièces de canon ; mais ce succès qu'une armée régulière eût obtenu dans quelques jours, fut acheté par seize mois d'efforts, et dû tout entier au sublime dévouement de Washington. Quelle constance ne fallut-il pas au généralissime pour retenir les milices sous les drapeaux, pour leur donner une organisation uniforme, et les asservir à la discipline sans éteindre leur enthousiasme ! Combien n'eut-il pas besoin d'être secondé par Pomeroy, Wooeter, Lée, Heath, Spencer, Gates, militaires qui, presque tous comme lui, avaient acquis une longue expérience !

Trompé par ses agens, ou se dissimulant l'étendue du mal, le gouvernement anglais n'envoya dans le premier moment que de faibles secours en Amérique. Les ministres affectaient de ne voir dans l'insurrection qu'une émeute sans importance, et facile à réprimer ; mais l'invasion du Canada, mais la prise de Boston les forcèrent à changer de langage, et à reconnaître que la lutte serait longue et sanglante. On fit alors des armemens considérables dans tous les ports de l'Angleterre ; on ordonna des levées en

Allemagne; les princes de Hesse et de Brunswick firent avec une impudence qui étonna l'Europe, un trafic odieux du sang de leurs sujets, et Howe qui avait succédé à Gates, se trouva bientôt à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes. Il débarqua à Staten-Island, et, de là, menaçant les provinces de New-Yorck, maître de se porter à son gré sur le Connecticut ou sur Philadelphie, il pouvait, en obligeant les Américains à diviser leurs forces, s'établir sur les bords de l'Hudson, et couper ainsi toute communication entre les provinces de la Nouvelle-Angleterre et celles du Centre et du Sud.

Le point d'attaque était habilement choisi; mais il eût fallu réunir toutes les forces et ne pas s'abandonner à des combinaisons aussi incertaines que celles qui liaient les mouvemens de Howe avec ceux de Clinton dans les provinces du Sud, et avec la marche des troupes venant du Canada. Malgré ces faux calculs le général Howe porta des coups terribles et qui auraient été décisifs, s'il avait eu plus de résolution et d'activité. Washington, qui sentait tout le danger de

sa position, était parvenu à réunir trente-sept mille hommes, mais ce n'étaient que des milices sans consistance et sans ordre. *Les préventions du congrès contre les troupes de ligne lui faisaient concevoir*, dit un historien recommandable (1), *l'espoir insensé d'organiser, chaque année, une armée capable de résister à l'ennemi.* Ces milices inexpérimentées ne surent pas défendre les inexpugnables hauteurs de Guan, et la bataille de Brooklyn montra toute la supériorité des Anglais et des Allemands. Elle jeta les Américains dans la consternation; elle leur prouva que la valeur personnelle ne peut pas suppléer à la discipline et à l'instruction; elle força le congrès à accéder enfin aux demandes que ne cessait de faire le généralissime, et LA FORMATION D'UNE ARMÉE DE LIGNE FUT DÉCRÉTÉE. Cette détermination était tardive; elle n'eût pas sauvé l'Amérique, si Howe ne se fût pas amusé à parlementer, s'il s'était porté rapidement, en traversant le Sund et la Morissonia, sur les derrières de Kings-Bridge, et eût ainsi

(1) Botta.

forcé à capituler tout ce qui était dans l'île de New-Yorck. Les combats de Hippsbay où les brigades des généraux Parsons et Fellows éprouvèrent si peu de résistance auraient dû le rendre plus confiant.

La même lenteur qui avait sauvé l'armée américaine dans l'île de New-Yorck sauva les débris de cette armée qui, après la perte des forts de Lée et Washington et les combats de Whit-Plains, se trouva réduite à trois mille hommes, toujours prêts à déserter. Une poursuite vigoureuse l'eût empêchée de traverser le Passavek et la Delaware ; elle eût au moins fait tomber au pouvoir des Anglais la ville de Philadelphie, et l'occupation du chef-lieu de la confédération aurait eu, sans doute, des conséquences funestes dans un moment où la majeure partie des habitans de New-Jersey et de la Pensylvanie venaient s'humilier devant le vainqueur, et implorer leur grâce ; où les milices de Maryland abandonnaient leurs drapeaux; et où un petit nombre seulement de ces grands caractères qui croissent avec l'adversité ne désespéra pas du salut de la patrie.

Des années ne réparent pas toujours la perte de quelques instans. Le séjour de Howe à New-Brunswick lui fut fatal. Quand il arriva aux bords de la Delaware, il n'y trouva aucun moyen de la franchir, et après tant de fautes, il commit l'inconcevable imprudence de s'étendre de Trenton à Burlington, et de cantonner son armée dans un espace de plus de trente milles d'étendue. Alors Washington respira; il appela autour de lui les corps qui surveillaient le Haut-Canada, et le congrès qui abandonna Philadelphie pour se rassembler à Baltimore, lui décerna une espèce de dictature.

Je ne décrirai ni le combat de Trenton qui livra entre les mains des Américains quelques centaines de ces Hessois jusqu'alors si redoutés; ni le mouvement si audacieux et si habile de Washington qui, ne pouvant défendre l'Assumpink, prit l'offensive, et réduisit les Anglais aux seuls ports d'Amboy et de Brunswick. Howe changea alors de système; il s'aperçut enfin des immenses avantages qu'il pouvait retirer de ses escadres qui, balayant les côtes, remontant les fleuves, parcourant les lacs, lui

livraient tous les points importans, et devaient mettre fin à cette guerre; il embarqua trente-six bataillons anglais et hessois, un corps nombreux de loyalistes, des escadrons de cavalerie et une artillerie formidable.

Cette mesure jeta de nouveau la terreur dans toute l'Amérique. On craignit à la fois pour Boston, pour la Delaware, la baie de Chesapeak et même la Caroline. Les alarmes redoublèrent quand on apprit la reprise de Tyconderago, et la marche de Burgoyne. On ne douta pas alors que la grande armée ne remontât l'Hudson pour se joindre aux troupes qui venaient du Canada; mais tant de sagesse ne présidait pas aux résolutions des généraux anglais. Howe fit voile vers l'embouchure de la Delaware; Clinton resta avec un corps nombreux dans New-Yorck et Rhode-Island, et Burgoyne s'avança témérairement dans un pays où il devait être vaincu par d'insurmontables difficultés.

Il serait inutile de retracer toutes les circonstances qui amenèrent la capitulation de Saratoga. De dix mille Anglais ou Allemands cinq mille avaient déjà succombé, lorsque,

n'ayant aucun moyen de repasser l'Hudson, ne pouvant se frayer un chemin pour le remonter, Burgoyne, manquant de vivres, céda à la fortune. Ses irrésolutions, sa lenteur et surtout la conduite barbare des sauvages qu'il avait armés lui méritèrent son sort. Gates, qui venait de donner des preuves de ses talens et de son courage, s'immortalisa par sa générosité : l'histoire n'offre rien de plus touchant que la noble pudeur qui retient dans son camp l'armée américaine, pour épargner aux Anglais, qui déposent leurs armes, la confusion d'avoir des témoins.

Mais il s'était passé dans la Pensylvanie des événemens qui balançaient la victoire de Gates. Howe, débarqué à Elk-Head avec dix-huit mille hommes, avait battu sur les bords du Brandywine l'armée américaine qui ne dut son salut qu'aux ombres de la nuit et au dévouement de ses chefs, parmi lesquels se distinguèrent le comte Pulawski et le jeune Lafayette qui reçut une blessure grave. Cette victoire eut des suites funestes; les villes de la Pensylvanie-Inférieure rentrèrent sous l'obéissance du roi, et Phila-

delphie ne tarda pas à éprouver le même sort.

Les vainqueurs, accueillis dans la capitale par les loyalistes et les quakers, sentirent la nécessité de s'assurer du cours de la Delaware. Les forts qui la défendaient tombèrent en leurs mains après une vigoureuse résistance; les estacades furent détruites, et la flotille américaine réduite en cendres. Washington voulut en vain profiter du moment où de nombreux détachemens avaient affaibli Howe pour l'attaquer à Germantown: quelques erreurs dans l'exécution de ses ordres, et surtout l'inexpérience de ses troupes amenèrent une nouvelle défaite. Retranché sur les hauteurs de White-Marsh, il imita Fabius. Bientôt, l'hiver forçant les Anglais à prendre des cantonnemens, il baraqua ses troupes dans Valley-Forge; mais tous les maux l'attendaient dans cette position. Le congrès, tout occupé de l'organisation civile, avait négligé l'armée; aucune administration ne veillait à ses besoins, et le moment était venu où on allait sentir toutes les suites de ce coupable abandon. Les soldats, demi-nus, étaient exposés à l'inclé-

mence de la saison ; ils n'avaient pas de paille pour se reposer, pas de couvertes pour se couvrir. Les vivres manquèrent bientôt, et on ne pouvait les arracher qu'à main armée de chez les habitans, tandis que les Anglais, prodiguant l'or, se les procuraient avec facilité. Tant de douleurs et de privations occasionnèrent une maladie épidémique, et, au 1er février 1778, à peine cinq mille hommes sur dix-sept mille étaient en état de tenir la campagne. Les officiers, découragés, se retiraient dans leurs foyers, ou offraient en foule leur démission. Washington seul se montrait digne de lutter contre l'adversité.

C'est dans ces circonstances terribles, dont il est inconcevable que Howe n'ait pas su profiter, qu'arriva le 2 mai à Casco-Bay la frégate française *la Sensible.* Elle portait le traité conclu le 6 février entre Louis XVI et les États-Unis d'Amérique. Aussitôt le congrès s'assembla, des adresses au peuple furent votées ; tous les temples retentirent d'actions de grâces, et les soldats du camp de Valley-Forge oublièrent leurs souffrances pour partager l'ivresse générale. A cette nouvelle les Anglais, craignant de voir une flotte

française remonter la Delaware, se hâtèrent d'évacuer Philadelphie, et Clinton qui avait remplacé Howe dans le commandement en chef n'osa même pas prendre la voie de la mer pour se rendre à New-Yorck.

Une nouvelle ère allait luire pour les Américains. Le comte d'Estaing arriva enfin à l'embouchure de la Delaware avec une flotte nombreuse et une armée de débarquement; quelques jours plutôt, et c'en était fait de l'escadre anglaise et de l'armée de Clinton.

Je ne puis pas, dans cette analise rapide, entrer dans des détails sur la suite des opérations militaires. Si le comte d'Estaing échoua dans les siéges de New-Port et de Savannah, il obtint des succès brillans dans les Antilles, et les Anglais furent contraints de diviser leurs forces. Leur supériorité sur les Américains était cependant telle, à cette époque, que, malgré cette diversion, ils s'emparèrent de la Georgie, et ravagèrent la Caroline et le Connecticut. Les exhortations de Washington, les ordres du congrès ne pouvaient surmonter l'apathie ou l'abattement dans lequel étaient plongés tous les esprits. Le recrutement ne s'exécutait

qu'avec une extrême lenteur, et, sous le prétexte qu'ils avaient terminé leur engagement, les soldats désertaient en foule et regagnaient leurs foyers. La dépréciation du papier-monnaie détruisait la confiance (1); le commerce était interrompu; des symptômes de dissolution se manifestaient dans toutes les parties du corps social.

Qu'on oppose à ce tableau celui des moyens qui restaient encore à la puissante Angleterre; les flottes formidables qui combattirent à Ouessant, et qui bientôt luttèrent dans toutes les mers contre les marines réunies de la France, de l'Espagne et de la Hollande; ces milliers de soldats qu'elle envoya à Gibraltar, dans les Antilles et dans les Indes, le nombre plus grand encore que la crainte d'un débarquement retint sur ses côtes, et l'on conviendra que si elle eût pu employer toutes ses forces contre l'Amérique, contre l'Amérique sans appui extérieur, la lutte eût été bientôt terminée.

(1) Une paire de souliers coûtait 3000 liv. tournois en papier.

L'histoire des campagnes de 1779 et 1780, 81 et 82 prouverait jusqu'à l'évidence ce que je viens d'établir. La prise de Charles-Town où dix régimens de ligne et sept généraux tombèrent au pouvoir des Anglais, tandis que toute l'armée de Washington, baraquée à Morristown, n'était pas en état de combattre contre les corps laissés à New-Yorck ; fait voir à quelle extrémité les indépendans étaient réduits. La bataille de Cambden leur porta un coup peut-être plus funeste encore. Tout semblait désespéré quand Lafayette, qui était allé en France pour solliciter de nouveaux secours, revint sur le théâtre de sa gloire ; il annonça l'arrivée prochaine d'une armée de terre et d'une escadre formidable. A sa voix l'amour de la liberté se réveilla dans tous les cœurs, les milices rejoignirent leurs drapeaux, et les villes se cotisèrent pour mettre enfin un terme aux souffrances de l'armée.

Rochambeau ne tarda pas à débarquer dans le Rhode-Island que menaçait Clinton. Son seul séjour dans cette île, fit, pendant cette campagne, une diversion importante ; mais dans celle de 1781, cette belle divi-

sion française, dont la discipline et la bonne conduite dissipèrent bientôt les préventions que le gouvernement anglais avait soigneusement excitées dans ses colonies, opéra à Philisbourg sa jonction avec l'armée américaine, et marcha comme elle sous les ordres de Washington. New-Yorck fut menacé, mais ce n'est pas sur ce point qu'on se décida à frapper. Un mouvement rapide porta l'armée alliée à l'extrémité septentrionale de la baie de Chesapeak, où le comte de Grasse venait d'arriver avec 29 vaisseaux de ligne; et le vainqueur de Cambden, lord Cornwallis, qui, après cinq mois de campagne en Virginie, avait été ramené dans Yorck-Town par l'armée de Lafayette, à laquelle venaient de se joindre trois mille Français arrivés des Antilles, fut contraint de capituler. Cet échec enleva aux Anglais leur dernière espérance. Bientôt ils évacuèrent Charles-Town, et la paix mit fin à une lutte qui avait ensanglanté les quatre parties du monde.

L'Amérique fut libre, mais elle le dut plus encore, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, à l'expérience de ses anciens guerriers, à l'armée permanente

qu'elle forma et aux puissans secours que lui prodigua la France, qu'aux élans passagers d'une population toujours prête à tomber d'une confiance extrême dans un découragement sans bornes.

CHAPITRE HUITIÈME.

Suite du précédent. Application à la guerre de la révolution.

Je n'aurais pas répondu à toutes les objections, si je ne parlais de la guerre de la révolution où l'Europe coalisée fut vaincue par la France. Les succès de cette époque sont un antécédent sur lequel une confiance imprudente aime trop à se reposer. On oublie par quels moyens extraordinaires et violens ces succès furent obtenus, on ne veut pas voir que la France de 1820 n'est plus la France de 1791.

Ceux qui représentent les années 92 et 93, comme une époque d'anarchie, c'est-à-dire d'absence ou de faiblesse du gouvernement, se trompent. Jamais, au contraire, gouvernement plus fort n'avait donné une plus irrésistible impulsion; jamais les individus n'avaient été aussi immédiatement

atteints par une autorité qui, en se disséminant, semblait se fortifier encore. Qu'on se rappelle cette terrible Convention, ce comité de salut public dont les déterminations étaient les arrêts du destin; ces proconsuls qui montraient partout l'effrayante réunion du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif; cette sombre terreur qui planait sur toutes les têtes, et l'on ne sera pas étonné que l'égoïsme fût alors si affaibli, le zèle si ardent, et que les sacrifices fussent si nombreux!

Mais tous les efforts que fit la nation pouvaient devenir inutiles. En vain des milliers de citoyens se seraient métamorphosés en soldats, s'il ne s'était trouvé dans les débris de la vieille armée, des sous-officiers pour les instruire et quelques chefs pour les commander. Les Lafayette, les Rochambeau, les Valence, les Custines, les Houchart, les Kellermann, les Dampierre, les Dumouriez, formés pour la plupart dans des guerres étrangères, durent occuper quelques instans la scène pour donner aux Hoche, aux Jourdan, aux Kléber, aux Pichegru, aux Moreau, aux Desaix, aux Saint-Cyr, le temps

de se former. Parcourez les armées que la France eut alors sur pied, et vous verrez dans toutes, des officiers et des sous-officiers de l'ancienne armée, instruire, aguerrir, conduire au combat les nouvelles levées. Cela n'empêcha pas qu'on ne payât bien chèrement le défaut d'ensemble et le manque d'instruction préliminaire. Que de défaites honteuses! que de sang inutilement répandu! que d'immenses ressources prodiguées sans nécessité! On a consommé une génération presqu'entière et la moitié des valeurs que possédait la France (1).

---

(1) Si la guerre de la révolution n'était pas aussi connue, j'entrerais dans des détails plus circonstanciés encore que ceux que j'ai cru devoir donner pour la guerre d'Amérique. On y verrait nos succès croître avec l'instruction et la victoire enchaînée à nos drapeaux, quand trois ans d'une guerre active eurent formé des généraux et des soldats.

La campagne de 1792, qui rendit inutiles les premiers efforts de la coalition, fut due presqu'en entier aux troupes de ligne. Les noms des anciens généraux sont les seuls qu'à cette époque célébra la renommée; mais, à côté des vieux régimens, se formaient, s'aguérissaient les nouveaux bataillons, Une généreuse ému-

Cependant c'est avec de faibles moyens que nous attaquaient nos ennemis. Leur

---

latiou les animait; et, comme ils étaient, pour ainsi dire, encadrés au milieu des anciens, ils combattaient avec un courage égal, et se montraient souveut susceptibles d'un plus grand enthousiasme.

En 1793, la république avait été obligée de faire un si immense développement de forces, que les troupes de ligne divisées, fondues au milieu des masses, y étaieut presque imperceptibles. Nous éprouvâmes d'abord des revers; la Belgique fut perdue; Custines se replia derrière les lignes de la Queich; mais déjà, des hommes, sortis des derniers rangs de l'armée, se montraient dignes de commander. Pichegru fut mis à la tête de l'armée du Rhin, ct Hoche, ayant sous ses ordres celle de la Moselle, parvint, après plusieurs batailles sanglantes, à délivrer Landau. Cependant nous perdîmes Mayence; Valenciennes, Condé, le Quesnoy, Bouchain, Landrecies, tombèrent entrc les mains de l'ennemi; et la faute des Anglais, qui voulurent s'emparer de Dunkerque, empêcha seule les Alliés, déjà campés vers St.-Quentin, de pénétrer dans l'intérieur de la France. Dans les Pyrénées orientales et occidentales, les Espagnols campèreut en même temps sur notre territoire; mais, sur tous les points, nos jeunes soldats s'aguérissaient, et tous nous promettaient des succès prochains.

Les campagnes de 1794 et 1795 couvrirent la France

dédain nous sauva de leur fureur. Il n'y avait que vingt-huit mille Autrichiens à la

---

de gloire, et assurèrent son indépendance. Le plan si habilement conçu, si audacieusement exécuté par Pichegru et Jourdan, de se porter sur la Sambre et sur la Lys, tandis que Cobourg les attendait entre la forêt de Mormale et les bois de St.-Amand, est une des plus belles opérations militaires que nous offre l'histoire. La Belgique fut reprise, la Hollande conquise. Mayence resta seul aux ennemis sur la rive gauche du Rhin, et les combats, qui se livrèrent journellement sous ses murs, étaient des batailles rangées. Les Espagnols furent en même temps chassés de leurs formidables positions, et Moncey, parvenu jusques sur les bords de l'Ebre, leur dicta la paix. A cette époque, tous les généraux anciens avaient cédé la place à des généraux, qui, à des talens au moins égaux, joignaient plus d'audace, plus de génie, et étaient moins enchaînés par les préjugés et les langes de l'habitude; et, dans les rangs subalternes, des milliers de jeunes officiers, dévorés de l'amour de la gloire et embrasés de patriotisme, électrisaient les soldats, se précipitaient avec eux au milieu des dangers, et faisaient oublier ceux que depuis peu ils avaient remplacés. . . . .

Quand, en 1796, Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, il se trouva à la tête de soldats, que des combats continuels dans les Alpes et les Pyrénées avaient déjà formés. Pendant qu'il envahissait le Mila-

bataille de Jemmapes; et à peine quarante mille Prussiens et vingt mille Alliés suivaient Frédéric-Guillaume dans les plaines de la Champagne. Rivarol avait raison quand il disait que les Alliés étaient toujours en retard d'une année, d'une idée et d'une armée. Aujourd'hui ils seraient au courant, et des masses aguerries porteraient des coups mortels au sein de l'Etat, si des armées, aguerries aussi, ne les arrêtaient dans leur marche et ne donnaient le temps au grand ban national de se lever et de se préparer au combat.

Sans doute l'amour de la liberté produirait encore des miracles; mais on parviendrait peut-être à nous persuader qu'on n'en veut pas à notre liberté. L'insolent manifeste d'un Brunswick ne viendrait plus nous placer entre la victoire et la mort. Les grands de la terre ne dédaignent pas de tromper; leurs proclamations sont des ruses, leurs

---

nais, Moreau et Jourdan pénétraient dans l'Allemagne. Dès lors la France ne combattit plus pour défendre son territoire, mais pour forcer les ennemis à la paix, et les punir d'une injuste agression.

promesses des piéges. Il est un gouvernement surtout pour qui les traités ne furent jamais sacrés. Vaincu par notre courage ou triomphant par son machiavélisme, toujours il viola sans pudeur les engagemens les plus solennels; la convention de Closter-Seven ne fut pas plus observée que celle de Paris : la foi punique a un synonyme.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Les armées permanentes sont-elles nécessairement un instrument du despotisme? Peut-on porter cette accusation contre l'armée française?

C'est aux armées permanentes que la France a dû la destruction de la féodalité et l'accroissement de son territoire. Ce sont des armées permanentes qui reconquirent la Bretagne et la Guienne; c'est par elles que nous avons acquis le Roussillon, la Franche-Comté, l'Alsace, la Flandre, la Lorraine. Ces services incontestés ne seraient pas une raison de les conserver si le reste de l'Europe y renonçait; ils ne devraient pas nous empêcher de chercher des garanties contre elles, s'il était démontré que leur existence fût incompatible avec la liberté publique.

Le passé éclaire quelquefois, mais il égare plus souvent. Les circonstances qu'on cher-

che à rapprocher ne sont jamais les mêmes; les choses ou les hommes y apportent des modifications quelquefois inaperçues et presque toujours décisives. Quand une ignorance profonde anéantissait toutes les facultés du peuple; quand la misère et le besoin ne donnaient pas le temps à la réflexion de naître; quand le défaut de communication laissait les hommes parqués en troupeaux séparés, et qu'une longue habitude prosternait les masses devant un petit nombre d'individus; quand cette classe intermédiaire qui forme l'opinion, qui est la force et la vie des Etats, n'existait pas encore; qu'on ne voyait enfin en France que des châteaux et des chaumières, alors des hommes, nés chefs de soldats destinés à être toujours soldats, pouvaient s'en servir comme d'un instrument aveugle. Ils abusaient sans danger pour eux du commandement, parce que dans les armées comme dans la société il n'y avait que des esclaves et des maîtres: mais tout est changé. Entre l'humble chaumière et le superbe palais se sont élevées des modestes demeures; habitées d'abord par la médiocrité, elles ont été bientôt embellies par les efforts

d'une sage économie, d'un travail obstiné, d'une industrie toujours plus productive; elles ont orné nos campagnes et formé nos villes. C'est là que résident éminemment les lumières, les vertus sociales, l'amour raisonné de la patrie ; c'est là que l'homme indépendant du besoin n'est pas amolli par le luxe; c'est là que l'anarchie et le despotisme trouveront une insurmontable barrière.

La révolution, en créant des milliers de propriétaires, a augmenté la force déjà imposante de cette classe intermédiaire. C'est de son sein que sortiront beaucoup d'officiers, beaucoup de sous-officiers, et une partie des soldats. Malheur au pouvoir, s'il essayait de concentrer toutes les places entre les mains de quelques familles privilégiées! Ces officiers, tous *gentilshommes*, n'auraient qu'un fantôme de puissance; ils croiraient, dans leurs casernes, être maîtres de leurs soldats; mais, quand ils arriveraient sur la place publique, les Plébéiens se réuniraient au peuple. N'avons-nous pas vu, dans les premiers jours de la révolution, se dissoudre cette armée formée à l'obéissance par

une si longue habitude, enchaînée sous ses drapeaux par des liens qu'on croyait si indestructibles? Le mot de liberté s'est fait entendre : les nobles ont couru vers Coblentz, les soldats se sont fondus dans la nation.

Je vais plus loin, non-seulement le pouvoir ne pourrait pas s'appuyer sur une telle armée, mais il lui serait impossible de la composer.

Les idées du siècle sont comme l'air qu'on respire; l'esprit d'égalité pénètre dans toutes les classes, fermente dans tous les rangs. Il n'est pas un soldat qui ne sache que le duc de Castiglione était le fils d'une fruitière, que le vainqueur de Zurich, que le sauveur de Dunkerque avaient été sous-officiers dans nos régimens, et que celui qui s'assied avec dignité sur le trône de Suède avait porté le mousquet avant de manier le sceptre. Sans doute d'aussi ambitieuses espérances ne l'enflamment pas, mais une généreuse émulation l'agite; il veut que la barrière s'abatte devant les services et les talens, et qu'un vain titre ne dispense pas du vrai mérite. Sans cet espoir vague d'améliorer,

de changer son sort, il serait impossible de faire supporter à des Français les dégoûts et les privations qu'impose le métier de soldat. Ce métier peut être, il est réellement une amélioration pour le Russe qu'il arrache à l'abrutissement et au servage; mais en France, c'est un grand sacrifice pour tous les rangs de la société ; car l'homme de la classe la plus obscure, de la profession la moins lucrative, est mieux payé et plus indépendant. Où serait donc la compensation si la perspective de l'avenir ne diminuait le poids du présent; si celui qui obéit n'avait pas l'espérance de commander à son tour, s'il n'existait pas de palme pour le courage, de prix pour les services, de récompense pour la vertu?

L'armée française doit donc être et sera nécessairement une armée nationale. Le monarque pourra compter sur elle pour donner de l'éclat au trône, pour faire respecter son indépendance et pour repousser l'étranger; mais elle échapperait à ses ministres s'ils voulaient violer les lois, et renverser nos institutions.

Répondons maintenant par des faits à ceux qui nous attaquent par le souvenir de quel-

ques époques signalées par des événemens dont ils ne veulent pas reconnaître les vraies causes.

L'armée française que tant de hauts faits ont illustrée, que tant de malheurs auraient dû rendre sacrée, a été en butte à des attaques bien diverses. En France, certains hommes l'accusent d'avoir fondé le despotisme impérial, et, dans le parlement d'Angleterre, Castelreagh l'a dénoncée comme une ARMÉE JACOBINE. L'un de ces reproches n'est pas plus mérité que l'autre : cette armée fut toujours l'armée nationale, elle se battit à la voix du comité de salut public comme à la voix du directoire : elle obéit sous l'empire comme elle avait obéi sous le consulat; mais jamais elle n'imposa par la force une forme de gouvernement à ses concitoyens. Ce n'est pas cette armée, tant de fois renouvelée par le fer ennemi, qui soumit la France au joug de la terreur; qui lui donna ce directoire où l'impéritie et la trahison siégeaient ensemble. Ce n'est pas elle qui marchait le 13 *vendémiaire* contre les représentans du peuple. Le 18 *fructidor* ne fut que la victoire civile d'un parti contre un parti qui con-

spirait de son côté; et quand, à Saint-Cloud, Napoléon dispersa inutilement une assemblée à laquelle personne n'eût obéi, nos soldats ne marchèrent qu'à la voix du président de cette même assemblée. Une partie du directoire, les membres les plus éclairés des deux chambres étaient d'accord avec l'opinion pour renverser un gouvernement décrédité par les revers, et accablé sous le mépris. Le corps social tombait en dissolution; le 18 brumaire lui donna une nouvelle existence, et la nation entière applaudit à cette indispensable révolution.

Quand l'empire fut proclamé, toute l'armée était réunie sur les côtes, et l'espérance de punir les longs outrages de l'Angleterre l'occupait plus que la politique. Ce changement dans nos institutions l'affligea. Bientôt fut donné le signal de la guerre contre l'Autriche, et de nouveaux lauriers s'unirent aux lauriers de Marengo. Si, dans la suite, la constitution de l'empire fut mal observée, si des actes additionnels la détruisirent, si le tribunat fut dissous, si le corps législatif resta muet, il est ridicule d'en accuser la force armée qui n'y prit aucune part. Le

sénat sanctionnait toutes les volontés du chef de l'Etat; son conseil n'était occupé qu'à prévenir ses désirs; les préfets mettaient leur ambition à fournir des conscrits; les juges, à admirer les Codes qu'enfantait sa sagesse; les orateurs, à célébrer l'homme du siècle; les prêtres, à importuner le ciel pour le nouveau Cyrus; la France entière s'enivrait de gloire, et l'on ose reprocher à l'armée, qui n'avait d'autre existence que les combats, d'autre habitation que les camps, d'avoir préparé, d'avoir établi, d'avoir consolidé une forme de gouvernement que tous ont voulue, et à laquelle la force des choses devait nous amener. L'axiome des siècles s'est accompli : l'anarchie a produit le despotisme.

Ceux qui accusent l'armée savent bien pourtant qu'à aucune autre époque la France ne fut plus dégarnie de soldats, que l'autorité administrative était la seule qui pesât sur les départemens, qu'enfin jamais gouvernement ne fut moins militaire que le prétendu gouvernement militaire de Napoléon; mais on s'accoutume à immoler les mêmes victimes. Pendant la guerre, la mort n'a

cessé de moissonner dans nos rangs; dans nos dissensions civiles, c'est sur nous principalement que s'est apaisé la soif de la vengeance; et, dans les discussions politiques, c'est nous seuls qu'on accuse de l'établissement du pouvoir absolu. Je ne me sens pas la force de supporter ce dernier outrage: s'il est glorieux de mourir pour son pays, s'il est doux de sacrifier sa vie pour quelques-uns de ses concitoyens, il est affreux de voir flétrir, par d'injustes reproches, la mémoire de tant de braves tombés dans les combats, et la réputation des faibles débris qui leur survivent encore.

CHAPITRE DIXIÈME.

Organisation d'une armée qui serait proportionnée à nos besoins sans être dangereuse pour la liberté publique.

Le problème de la formation d'une armée qui ne puisse pas renverser nos institutions me paraît facile à résoudre; celui d'entretenir une grande armée sans épuiser nos finances est plus difficile. Dès 1631 il avait occupé Le Tellier, qui le posait ainsi: *Entretenir le plus grand nombre de troupes possible au meilleur marché possible.*

Dans la guerre de la révolution où les hommes et les choses furent la proie d'un inévitable désordre, on ne pensait qu'à avoir le *plus de monde possible.* Aussi voyons-nous qu'en décembre 1793 la république avait 800 bataillons; qu'en 1794 l'effectif de l'armée était de 732,952 hommes; et qu'en 1795, si l'on en croit un rapport de Dubois de Crancé (du 13 pluviôse an 3), nous avions sous les armes douze cents bataillons,

cinq cents escadrons, et plus de soixante mille hommes d'artillerie.

Cet immense développement de force ne peut pas nous servir de base. Il serait plus utile de rappeler ce qu'était l'armée avant la révolution, et ce qu'elle a coûté sous les divers ministères des deux derniers règnes; mais je ne pourrais que copier le colonel Carion de Nisas qui, dans son excellent ouvrage de l'organisation de la force armée, a fait, sur ces objets, des rapprochemens ingénieux et utiles. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire d'entrer dans de longs détails pour prouver que l'armée de cent quatre-vingt mille hommes de M. de Choiseul ne serait pas en harmonie avec notre situation. L'état militaire des grandes puissances doit régler le nôtre, puisque c'est contre leurs forces isolées ou réunies que nous devons être en mesure de lutter. Leur puissance s'est accrue, la nôtre a diminué. Nous n'avons plus la France de Louis XIV, et la Pologne est partagée, et l'Autriche, maîtresse de l'Italie, domine l'Adriatique, et la Prusse est à nos portes, et la Belgique est réunie à la Hollande, et l'Angleterre commande les

mers et occupe les points militaires les plus importans du globe!

Notre situation était plus rassurante, lorsqu'après la paix de Lunéville, on proposait un pied de paix de trois cent quatre-vingt-quatorze mille sept cent soixante hommes, parmi lesquels deux cent soixante-deux mille quatre cent soixante-un hommes d'infanterie; il est donc bien évident que l'armée de deux cent quarante mille hommes, toutes armes comprises, qu'en exécution de la loi du 10 mars 1818, M. le maréchal Saint-Cyr voulait donner à la France, n'est pas suffisante, même pour une stricte défensive, puisque dans ce nombre se trouvent compris et les canonniers sédentaires et les ouvriers d'artillerie et les nombreuses légions de la gendarmerie. Mais s'il était démontré que le trésor public ne peut pas payer une armée plus forte, et que les dépenses qu'elle nécessite ne sont susceptibles d'aucune réduction, ne devrions-nous pas chercher dans une organisation nouvelle, dans des combinaisons jusqu'à présent inusitées parmi nous, le moyen d'échapper au double danger qui nous menace? C'est ce

que je vais essayer. Mon plan n'est pas nouveau. Je l'ai proposé au général Dupont, alors ministre de la guerre; je l'ai proposé au maréchal Soult; je l'ai médité dans l'exil où je l'ai vu mettre à exécution. Il convient à notre situation politique comme à notre situation financière; et en même temps qu'il assure au Monarque des moyens de puissance, il offre au peuple de nouvelles garanties de ses droits. Le principe en est simple, l'exécution facile; un seul article le contient tout entier:

En temps de paix la moitié de l'armée jouira de six mois de congé, et on ne paiera que les présens sous les armes (1).

Avant d'entrer dans les détails de l'organisation, allons au-devant des objections qu'on peut opposer à ce projet, nous en developperons ensuite les avantages. La plus puissante que l'on ait faite, en l'an 14, dans le comité de la guerre, était la *quantité de*

(1) En conservant la demi-solde aux officiers, on n'augmenterait pas la dépense, puisqu'ils en jouissent dans ce moment.

souliers que les allées et les venues des soldats feraient user: je n'y répondrai pas. S'élevant à de plus hautes considérations, dira-t-on que l'armée, interrompant aussi long-temps ses exercices, ne sera pas assez instruite, qu'il n'y aura plus d'esprit de corps, plus d'ensemble. Je répondrai que l'armée prussienne, sous Frédéric, était assez bonne manœuvrière, et cependant les trois quarts des soldats, lorsqu'ils ne se battaient pas, allaient labourer la terre. J'ai vu manœuvrer entre Amersfort et Utrecht les Hollandais et les Belges, qui sont plus long-temps sous le toit paternel que dans la caserne: et la tenue, le maniement d'armes, la marche, les déploiemens laissaient peu de choses à désirer. J'ajouterai que ce mode convient plus à la France qu'à toutes les autres puissances; nulle n'a des hommes aussi faciles à instruire, aussi prompts à s'aguerrir. Ce ne sont pas des automates à qui on imprime un mouvement mécanique. L'esprit, l'intelligence, l'adresse, le courage sont des qualités de toutes les classes. Les plus vieux soldats ne sont même pas parmi nous les meilleurs: leur figure triste, leur air mé-

content annoncent assez qu'ils sont désenchantés du premier métier du monde; un homme de deux ou trois ans de service, déjà accoutumé à supporter la fatigue et impatient de se mesurer avec le danger, est préférable sous bien des rapports.

Craindrait-on que la tranquillité publique ne fût troublée par ces promenades périodiques que feront les soldats? Craindrait-on qu'ils ne pussent pas se procurer des moyens de subsistance pour le temps qu'ils passeront loin de leurs drapeaux? Ces craintes seraient fondées si l'armée se recrutait encore par des enrôlemens volontaires qui ne donnent que la lie de la nation, qui ne peuplent les régimens que de sujets dépravés, de vagabonds, de ces garnemens, qui déjà, du temps de Brantôme, *portaient force fleurs de lis sur les épaules;* certes avec ces hommes qu'une discipline sévère peut à peine contenir dans le devoir (1), le plan que je

(1) C'est à la conscription que nous avons dû de ne plus voir les armées étrangères peuplées de nos déserteurs. C'est à elle encore que nous avons dû l'admi-

propose serait inexécutable. Comment renvoyer, pendant six mois, dans la société des misérables qui n'ont aucun moyen d'existence, et qui en seraient le fléau comme ils sont disposés à en être les oppresseurs ? La conscription, au contraire, enrôle sous les drapeaux des hommes qui acquittent une dette envers l'Etat, qui doivent rentrer dans la classe de simples citoyens, qui n'ont pas contracté des habitudes de paresse et qui trouveront dans le travail ou l'industrie, dans lequel ils ont été élevés et qu'un jour ils doivent reprendre, le moyen de n'être pas à charge à la cité.

---

rable discipline des armées françaises. Sans doute quelques excès étaient commis, mais la masse des soldats mérite autant de respect que d'admiration. Ce n'était plus ces hommes dont M. de St.-Germain écrivait, le 11 novembre 1757 : « Je commande une bande de voleurs, » d'assassins à rouer, qui lâchent le pied au premier » coup de fusil, et qui sont toujours prêts à se révolter. » Le roi a la plus mauvaise infanterie qui soit sous le » ciel, et la plus indisciplinée. » Et le 19 du même mois : « Le pays à trente lieues est ruiné comme si le » feu y avait passé; à peine nos maraudeurs ont-ils » laissé exister une maison : ils ont pillé, tué, violé, etc. »

J'ai dit que cette organisation offrait quelques garanties de plus contre les atteintes que le pouvoir serait tenté de porter à nos droits. Ils étaient bien malhabiles ceux qui, pour mettre la liberté à l'abri des attaques des soldats, voulaient les reléguer dans des camps situés sur une extrême frontière, comme étaient les légions romaines, lorsqu'elles contenaient les barbares. C'était un sûr moyen de les rendre hostiles, et d'en faire des instrumens aveugles entre les mains de quelques chefs ambitieux. Ce n'est pas en isolant les soldats qu'on les rend moins dangereux; c'est en les mêlant, en les confondant avec les citoyens dont ils doivent un jour partager les droits, qu'ils apprendront à les respecter. Les Anglais sentaient cette vérité lorsqu'ils s'opposaient à l'érection des casernes.

Ainsi l'Etat disposera d'une force imposante et n'en paiera qu'une médiocre; nos lois constitutionnelles ne seront pas menacées par une armée qui ne cessera pas d'être nationale, et les individus qui, sur six ans consacrés au service, en passeront trois à travailler la terre, à suivre les ateliers ou à

cultiver les beaux-arts, pourront être utiles à leurs familles, même pendant leur service, et rentrer avec sécurité dans la société quand ils auront rempli le premier des devoirs.

Cette armée, ainsi formée de soldats toujours citoyens, sera d'autant moins dangereuse que ceux qui la composent auront une existence plus légale. Abandonner le sort de tant d'hommes au caprice et à la faveur est une imprudence et une injustice. Sans doute il faut à la guerre une autorité, en quelque sorte, discrétionnaire; mais en temps de paix tous doivent avoir des droits et tous les droits doivent trouver des garanties.

CHAPITRE ONZIÈME.

Suite du plan d'organisation

Je vais entrer dans des détails, proposer quelques innovations, en développer les motifs, et comparer le plan que je propose avec celui de M. le maréchal Saint-Cyr.

Par l'organisation actuelle faite en vertu de l'ordonnance du mois de juillet 1815, l'infanterie est composée de quatre-vingt-six légions; chaque légion de trois bataillons dont un d'infanterie légère et d'un cadre de trois compagnies; il doit y être joint en outre une compagnie d'éclaireurs et une d'artillerie.

Les compagnies d'infanterie de ligne doivent être de soixante-huit hommes, officiers compris; et celles des bataillons de chasseurs de quarante-quatre hommes seulement; proportion qui devrait être, ce me semble, dans un sens inverse, car les derniers, plus souvent en prise avec l'ennemi, font

une plus grande consommation d'hommes.

Ainsi la force totale de l'infanterie de ligne doit être, en supposant la formation de tous les bataillons et leur complètement, de quatre-vingt-treize mille trois cent soixante-huit hommes, sans y comprendre l'état-major; et celle de l'infanterie légère de trente mille deux cent soixante-douze : total, cent vingt-trois mille huit cent quarante hommes; force qui n'est pas en proportion avec l'état militaire d'aucune des grandes puissances de l'Europe, et qui permettrait aux rois des Pays-Bas et du Piémont de lutter, sans alliés, contre cette France naguères si puissante.

D'après ces considérations, je voudrais qu'on portât notre armée à quatre-vingt-dix régimens ou légions d'infanterie de ligne, et à vingt d'infanterie légère. Chaque régiment à quatre bataillons, trois de guerre et un de dépôt; chaque bataillon à huit compagnies, six de fusiliers, une de grenadiers et une de voltigeurs.

En temps de paix, chaque compagnie serait de quatre-vingt-trois hommes, officiers compris; un capitaine, un lieutenant, un

sous-lieutenant, un sergent-major, un fourrier, quatre sergens, huit caporaux, deux tambours et soixante-quatre soldats; ce qui donne vingt-quatre files par peloton, quarante-huit par division, et six cent soixante-quatre hommes par bataillon.

En temps de guerre, les cinq cent douze soldats du 4e bataillon de dépôt passeraient aux trois premiers bataillons, et porteraient les compagnies à cent hommes.

Ainsi, au premier coup de canon, nous pourrions porter sur les frontières 239,040 hommes d'infanterie de ligne, et 53,120 d'infanterie légère; total 292,160 hommes, force qui, dans la supposition d'une guerre avec l'Autriche, ou même avec la Prusse, qui aurait toujours l'Angleterre pour alliée, ne serait pas trop forte pour une simple défensive; car, en remontant aux temps antérieurs à la révolution, nous voyons qu'à la paix de Riswick, Louis XIV avait 395,865 hommes sous les armes; que si Louis XV n'en eut que 205,372 dans la guerre de 1733, il porta, dans celle de 1741, son armée à plus de 400,000 hommes; et que, dans l'impolitique et déshonorante guerre de 1756,

nous eûmes jusqu'à 330,000 hommes, sans y comprendre les Wurtembergeois et les Saxons, que nous payions comme auxiliaires.

La dépense de l'armée que je propose sera forte sans doute, mais n'oublions pas qu'en temps de paix la moitié de cette armée est en congé, et que nous ne soldons réellement alors que 146,080 hommes. Ainsi nous payons aujourd'hui 123,000 hommes pour en avoir seulement 123,000, et, dans le plan que je propose, nous pourrons disposer de près de 300,000 hommes, en n'en payant que 146,000, c'est-à-dire 22,240 de plus que nous n'en payons dans ce moment. On pourrait couvrir une partie de ce surplus de dépense, en renonçant à l'emploi de ces troupes étrangères dont Daniel nous a retracé l'histoire, et dont Machiavel a signalé les dangers.

Nous avons vu combien la force numérique de l'armée gagnerait dans la nouvelle organisation, voyons combien d'officiers et de sous-officiers de plus nous conservons sous les drapeaux. C'est dans les officiers et les sous-officiers qu'est la force réelle, c'est par eux qu'après la funeste campagne

de Moscow, Napoléon put encore organiser des armées, et vaincre dans les champs de Lutzen et de Bautzen (1).

Nous employons dans ce moment, en sup-

(1) Ces deux batailles servent de texte à des gens qui se contentent d'un premier aperçu pour former un jugement; ils disent : « Nous avons gagné ces batailles » avec de nouveaux soldats, on peut donc se passer » d'armées permanentes. » D'abord, sans armée permanente vous n'aurez pas ces excellens officiers, ces excellens sous-officiers, au milieu desquels vous avez encadré les recrues; ensuite il faut distinguer entre une bataille et le résultat d'une campagne. Une bataille tient à tant de combinaisons fugitives, met en jeu tant de machines, que le hasard y a toujours beaucoup de part. Il n'en est pas de même de toute une campagne; l'armée la plus aguerrie, la plus disciplinée, la mieux administrée, doit finir par l'emporter; elle craint moins les surprises, elle a moins de traînards dans les marches, d'hommes languissans dans ses rangs, de malades dans ses hôpitaux. Pour devenir soldat, il faut se faire une nouvelle existence. Combien y en a-t-il dont l'estomac et la poitrine ne peuvent pas s'accoutumer à la tension qu'opère le poids du sac! combien qui succombent sous le poids des armes, des vivres et des cartouches! combien qui périssent par les marches forcées, par les suites des bivouacs! Ce n'est pas le fer ennemi qui détruit le plus une armée.

posant toujours que tous nos bataillons sont formés, 4962 capitaines, lieutenans et sous-lieutenans. L'organisation que je propose en attache 11,000 sous les drapeaux : elle y appelle plus de 20,000 sous-officiers, et nous permet de placer un grand nombre de colonels, de lieutenans-colonels, de majors et de chefs de bataillon. Ainsi, la majeure partie de ces vieux guerriers dont la France s'enorgueillit, pourra rentrer dans la carrière ; ainsi, ces officiers à demi-solde, que tant d'outrages n'ont pas découragés, que tant de dégoûts n'ont pas rebutés, reprendront le rang dont la vengeance, la haine et des passions moins nobles encore les ont fait descendre. Alors, sans doute, des hommes qui n'ont jamais servi, des hommes qui, au moment du naufrage, ont offert leur zèle à défaut de tout autre titre, sentiront que le moment d'un repos accoutumé est revenu pour eux. A Dieu ne plaise que je veuille établir des catégories nouvelles, je veux seulement, conséquent à mon système, ne confier le soin de guider nos soldats qu'à ceux qui, dans mille combats, ont appris à braver les dangers et à les faire braver aux autres.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Suite de l'organisation.

Le père du grand Frédéric fut le premier qui, partageant la Prusse en districts, leur assigna des régimens qu'ils étaient chargés de tenir au complet. Mauvillon, dans son excellent ouvrage de *l'Influence de la poudre à canon*, vante cette institution, et Guibert y a applaudi. Nous en retirerons un jour de glorieux avantages; il se formera rapidement, dans nos légions, un esprit de corps qui enfantera des prodiges. Chaque soldat se regardera comme le dépositaire de l'honneur de ses concitoyens. Oserait-il se présenter devant eux si, par une fuite honteuse, il avait entaché le nom de son département?

Quelques militaires, je le sais, regrettent la série froide et aride des numéros qui distinguaient nos régimens; mais ces numéros ne réveillaient pas des souvenirs

assez clairs, assez précis, assez distincts. Les 4e, 32e, 46e, 57e demi-brigades ont acquis une grande renommée; mais on peut les confondre, et on les confond avec d'autres corps. Des noms positifs frappent mieux les imaginations et se gravent plus profondément dans la mémoire. Ainsi le cri de d'Assas : *A moi Auvergne!* fait encore palpiter tous les cœurs français, et il retentira dans les siècles à venir.

Il serait d'ailleurs facile, ce me semble, de conserver l'héritage de gloire qu'ont laissé nos anciens régimens. Cette gloire appartient à toute la nation. Ne peut-on pas trouver dans l'amalgame des demi-brigades, dans le partage des différentes conscriptions, les noms des départemens qui ont le plus fourni d'hommes à tel ou à tel corps? Les soldats des 4e et 32e étaient tous Gascons et Béarnais; les conquérans de l'Italie et de l'Egypte étaient, en grande partie, des provinces méridionales. Les départemens du Nord et de l'Est fournirent aux belles armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse ces soldats disciplinés et patiens qui, pendant 15 ans, ont combattu et vaincu sur le même terrain

Tous ont un assez riche patrimoine à partager pour ne pas envier la part des autres. Ce travail paraîtra peut-être puéril à ceux qui n'ont pas calculé la puissance des souvenirs, mais il n'en est pas moins d'une grande importance. Alors pourrait s'accomplir le projet, formé dans nos jours de gloire, d'avoir une histoire de chaque régiment. C'est dans ces annales que, par l'enseignement mutuel, nos jeunes conscrits apprendraient à lire et à répondre, comme les enfans de Sparte, aux vieillards qui furent des héros, *et nous, un jour, le serons; qui tous vous surpasserons.*

La réunion sous le même drapeau des hommes du même département offre cependant un inconvénient grave, et il est inconcevable qu'on ne l'ait pas aperçu ou qu'on n'ait pas cherché à y remédier. La guerre présente un grand nombre de circonstances où un régiment, chargé d'attaquer un poste retranché, de former la tête d'une colonne, d'escorter un convoi, souffre plus que tous les autres; et, alors, un crêpe funèbre couvrira un département tout entier; alors sa population, sa prospérité recevront un coup funeste.

Pourquoi ne pas éviter ce malheur en formant chaque légion des conscrits de quatre ou cinq départemens les plus voisins?

Je n'ai pas besoin de faire observer combien le plan que je propose, de tenir la moitié de l'armée en congé, s'accorde avec la formation des légions, et combien cette formation en facilite l'exécution. C'est sous les ordres de leurs officiers et de leurs sous-officiers que les détachemens qui vont en semestre se mettront en route; c'est par eux qu'ils seront surveillés dans leurs foyers et réunis à des époques fixes; c'est sous leur conduite qu'ils rejoindront les drapeaux (1).

---

(1) Je n'ai pas cru devoir appliquer les systèmes que je propose, aux autres armes. Cependant, des officiers-généraux de cavalerie, dont les talens, l'expérience et les beaux services donnent un grand poids aux opinions, pensent qu'on pourrait sans inconvénient renvoyer aussi la moitié des cavaliers dans leurs foyers pendant six mois de l'année. Ils voudraient seulement qu'aux débuts de la carrière, la première année fût employée en entier à l'instruction, et que les semestres ne commençassent que la seconde année.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Examen de l'organisation faite par le maréchal Saint-Cyr : raisons qui militent pour celle que je propose.

Les talens incontestés de M. le maréchal Saint-Cyr, ses services reconnus par tous les partis, son dévouement à la patrie, dont les vrais Français lui savent tant de gré, ne doivent pas m'empêcher de signaler les vices de l'organisation qu'il a fait adopter.

Tous les militaires instruits ont regretté la formation de nos divisions, telles qu'on les organisa dans les premiers jours de la révolution. Ces divisions, composées d'infanterie de ligne, d'infanterie légère, de cavalerie, d'artillerie, offraient le mélange complet et bien proportionné de toutes les armes, se pliaient à tous les terrains, permettaient de profiter de toutes les circonstances; elles donnaient la facilité d'embrasser de grands espaces, parce qu'elles se suffisaient, pour ainsi dire, à elles-mêmes, et formaient de

petites armées; elles devenaient, sans qu'on y apportât aucun changement, d'excellentes avant-gardes et de formidables arrière-gardes; elles avaient le moyen de combattre, de vaincre et de profiter de la victoire : c'était les légions romaines où se trouvaient les hastaires, les princes et la cavalerie nécessaire pour éclairer les marches et ramasser les fuyards.

L'Empereur est venu, il a agrandi l'échelle, et isolé les différentes armes, privé l'infanterie de l'appui de la cavalerie et formé de celle-ci de grandes masses qui ont changé la manière de faire la guerre, qui ont rendu quelquefois de grands services comme après la bataille de Jéna, mais qui le plus souvent ont été une des causes les plus influentes de nos grands revers.

Cette manie de réunir chaque arme avait gagné jusqu'à l'artillerie,et on a été peut-être à même de n'en plus former que d'immenses batteries qui auraient écrasé tout ce qu'on leur aurait opposé. La difficulté de la protéger dans les marches est sans doute la seule cause qui n'ait pas permis cette réunion; car les généraux d'artillerie pouvaient se

prévaloir des mêmes raisons que les généraux de cavalerie. Aussi n'était-il pas rare de voir dans de grandes batailles des corps entiers combattre sans canons. Cela arriva, à la bataille de Wagram, à plusieurs divisions de l'armée d'Italie. On voulut prévenir un semblable malheur en formant dans chaque régiment une compagnie d'artillerie a qui on donna deux bouches à feu; on en vint à bout parce que dans une armée française tout est possible, mais les inconvéniens de cette formation sont, au moins, égaux aux avantages qu'on peut en retirer.

C'est dans cet état de choses, que l'armée française, dissoute par l'ordre des Alliés, reçut la nouvelle organisation du maréchal Saint-Cyr. Frappé des inconvéniens que je viens de signaler, et dont peut-être il avait été quelquefois la victime, ce général résolut de les empêcher de renaître. Il avait vu des occasions où l'infanterie légère était nécessaire, et où il ne se trouvait que de l'infanterie de ligne, il forma sa légion de deux bataillons de ligne et d'un bataillon d'infanterie légère. Il avait vu l'infanterie réduite à combattre souvent sans canon, et toujours

privée de quelques hommes à cheval qui pussent servir de vedettes et porter des ordonnances; il attacha à chaque légion une compagnie d'artillerie et cinquante chevaux.

Le remède, je ne crains pas de le dire, est pire que le mal. Cette organisation qu'on peut, en théorie, combattre par des raisons solides, serait renversée en entier par la pratique.

D'abord l'infanterie légère n'est pas dans une juste proportion avec l'infanterie de ligne. On paraît l'avoir senti en faisant ses bataillons moins nombreux, mais on ne l'a pas assez réduite; un cinquième et peut-être un sixième suffirait. Les habitans de tous les départemens ne sont pas d'ailleurs également propres à ce service, et cependant la Flandre, la Normandie et la Lorraine devraient en fournir autant que le Dauphiné, le Roussillon et le pays Basque.

Je pourrais multiplier mes observations et sur la force diverse des bataillons d'un même corps et sur les embarras que jetteront dans la comptabilité et l'administration, la différence de l'équipement et celle des

uniformes ; mais c'est sur des objets plus graves que je veux appeler l'attention.

Notre infanterie légère recevait, je le sais, la même *instruction* que l'infanterie de ligne et elle en acquérait presqu'autant de solidité, mais elle était formée par une autre *éducation.* Se trouvant plus souvent aux avant-postes, éclairant plus constamment les marches, étant tous les jours en prise avec l'ennemi, elle contractait d'autres habitudes et devenait une école d'excellens officiers. Dira-t-on qu'il en sera de même des bataillons des légions, mais alors on les séparera donc de leurs corps qui se trouveront réduits à deux faibles bataillons. L'instruction, la comptabilité, la discipline n'en souffriront-elles pas? Où prendrez-vous, si vous réunissez plusieurs bataillons de cette arme, les colonels accoutumés à ce service? Nous avons vaincu l'Europe, traversé les Alpes, les Pyrénées, les plaines de la Hongrie et de la Pologne avec l'ancienne organisation; elle est le fruit de trente ans de guerre. Pourquoi la changer? Pourquoi chercher à innover? Revenons aux régimens ou

aux légions d'infanterie de ligne et d'infanterie légère; donnons-leur la même discipline, et, s'il est possible, le même uniforme (1).

Les mêmes raisons s'élèvent et avec plus de force encore contre la compagnie d'éclaireurs qu'on veut attacher à chaque légion. Je plains, je l'avoue, le sort de ces cinquante chevaux qui devront, sans doute, toujours et partout suivre les bataillons d'infanterie, dans les redoutes comme sur les montagnes, aux bivouacs comme dans les cantonnemens; car que feraient-ils si on les laissait seuls? Dira-t-on qu'on pourra les réunir avec d'autres compagnies prises dans d'autres légions; mais alors qui les surveillera, qui les commandera? On a déjà tant de peine à nourrir, à conduire la cavalerie

---

(1) Mettre l'esprit de parti dans la couleur de l'habit des soldats est une niaiserie; le vouloir blanc, parce qu'il était blanc à Fontenoi, est aussi ridicule que, si on ne voulait pas d'uniforme, parce qu'à Bouvines l'infanterie n'en portait pas; que si on refusait de marcher au pas, parce qu'on a vaincu sans le pas cadencé à Rocroi et à Nordlingue.

dirigée par des officiers qui se sont spécialement consacrés à cette arme, à mettre de l'ensemble dans les manœuvres d'un corps qui est toujours réuni, qu'on doit avoir peu de confiance dans ces régimens qu'un jour voit former, que le même jour verra quelquefois dissoudre.

Si j'entrais dans les détails des remontes, de l'instruction, de l'habillement, de l'équipement des hommes et des chevaux, on se convaincrait qu'en temps de paix comme en temps de guerre il faut repousser cette agrégation d'une compagnie de cavalerie à une légion d'infanterie. C'est trop pour des ordonnances, ce n'est pas assez pour combattre.

La compagnie d'artillerie est la seule qu'on puisse conserver, si on veut conserver quelque chose du plan du ministre: encore serait-elle inutile si l'on donnait à la composition des divisions tous les soins qu'elle exige, et si on se faisait un devoir de ne jamais les tronquer, de ne jamais les morceler.

L'organisation que je propose va rendre inutile la formation de la réserve qui a occasionné des débats si longs et si animés.

J'avoue que si ce projet n'avait pas été attaqué par des hommes, qui donnent le droit de supposer qu'il y a quelque chose de bon et de national dans tout ce qu'ils repoussent, j'aurais gémi de son adoption. Il me semble, en effet, que cette séparation de l'armée, ou pour mieux dire, cette formation de deux armées dont l'une composée d'hommes inexpérimentés se mesurerait avec l'ennemi, tandis que l'autre, forte d'expérience et de courage, attendrait dans l'intérieur que quelques échecs la rendissent nécessaire, me paraît une conception malheureuse. Si c'était cependant le seul moyen de rappeler sous les drapeaux les vétérans de la gloire, si le ministre avait reculé devant les obstacles qui s'opposent à leur rentrée, devant les injustes préventions qui les repoussent, alors il faudrait, en applaudissant à ses intentions, désirer l'exécution d'une loi qui mît un terme aux catégories. Ah! qu'on répare, s'il en est temps encore, des malheurs que la postérité reprochera à l'âge présent; qu'on cesse enfin de proscrire, de persécuter, de calomnier ceux que la mort épargna dans tant de combats. Les uns, comme

les anciens croisés, ont foulé les plaines de la Syrie et les sables du désert; les autres ont bravé dans le Nouveau-Monde la rage des noirs et un climat dévorant: plus avantureux que les soldats de Charles XII, ceux-ci virent écrouler le Kremlin; ceux-là, à travers le sang et les larmes, arrivèrent jusqu'aux colonnes d'Hercule; tous étonnèrent le monde par leur courage, leur dévouement, leur attachement à la patrie. Tant et de si grands exploits ne périront pas dans la mémoire des hommes: la France ne voudra pas que les tombeaux de ses guerriers portent contre elle le reproche d'ingratitude que celui de Scipion faisait aux Romains.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

De la garde nationale, comme moyen de défense contre l'ennemi extérieur : conclusion.

Je crois avoir suffisamment démontré la nécessité d'une armée permanente. On aurait tort de conclure de mes assertions que l'existence d'une garde nationale me paraît inutile ou dangereuse. Je suis, au contraire, profondément convaincu que cette institution est utile, qu'elle est nécessaire, qu'elle est indispensable (1).

(1) A la garde nationale devraient être exclusivement confiés la police de l'intérieur et le maintien de l'ordre. Ses formes moins sévères donnent toujours à la force l'air de la raison, et ôtent à l'obéissance l'apparence de la contrainte. Qu'on se rappelle les services qu'a rendus par deux fois la garde nationale de Paris ! Avec une autre force moins persuasive, moins conciliatrice, la Capitale aurait été dix fois pillée, et mille disputes,

« Le monde ne repose pas avec plus de sécurité sur les épaules d'Atlas que la Prusse sur son armée », avait dit le grand Frédéric, et la bataille de Jéna prouva combien était fragile cette base; quelques heures suffirent pour démolir l'ouvrage d'un siècle. C'est sur elle-même, sur les efforts réunis de tous ceux qui la composent qu'une nation doit se reposer : l'esprit militaire, l'horreur de la domination étrangère, le respect pour les lois sont des élémens de l'amour de la patrie. Quand elle est attaquée, ce n'est pas assez de faire des vœux pour elle, il faut savoir la défendre, triompher ou mourir. Accoutumons donc, au sortir de l'enfance, les jeunes Français à manier les armes! que les exercices militaires fassent partie de nos fêtes! que la garde nationale, légalement organisée, présente un arrière-ban plus formidable que celui qui, convoqué en 1674, fut pour toujours renvoyé par Turenne.

Quand la guerre éclate, il y a deux ma-

élevées entre des hommes que divisaient tant d'intérêts et tant de haines, se seraient changées en combats tumultueux et sanglans.

nières de la faire. Ou l'on se décide à aller chercher l'ennemi, ou l'on se résigne à l'attendre. J'avoue que, malgré les raisons spécieuses que nous donne le général Tarayre(1), je ne suis pas partisan d'une défensive absolue. Je n'approuve pas l'émigration des troupeaux vers la Bretagne et la Normandie, et encore moins l'étrange projet de laisser *nos femmes et nos enfans seuls avec les vétérans, qui, assis sur le seuil de leur porte,* feraient les sénateurs romains; je craindrais trop que les ennemis n'imitassent aussi les Gaulois. Je crois, moi, que le but d'un peuple libre doit être plutôt d'empêcher l'étranger d'entrer chez lui que d'en sortir lorsqu'il y est entré; je crois que les fléaux d'une guerre qu'on n'a pas provoquée doivent retomber sur les vrais coupables; je crois que, *malgré la consommation des capitaux*, il vaut mieux suspendre quelque temps ses travaux pour aller vivre aux dépens de l'ennemi, que de le laisser brûler nos villes, détruire nos fabriques, et ravager nos champs.

---

(1) De la force des gouvernemens, *pages* 60 et 61.

C'est pour cette guerre offensive ou pour placer une barrière d'airain sur nos frontières que je veux une armée permanente; mais comme la victoire peut trahir le courage, il faut que cette armée puisse trouver un appui dans la garde nationale (1); il faut que de vastes camps retranchés, occupés par elle, retiennent l'ennemi et donnent le temps à nos bataillons de réparer leurs pertes, de reprendre l'offensive et de venger leurs défaites.

Ces camps retranchés ou ces places avec des dehors très-étendus, tels que Maurice

(1) L'ouvrage de M. le colonel Carion de Nysas que j'ai déjà cité, renferme sur cet objet plusieurs idées neuves, heureusement exprimées. Celui de M. le lieutenant-général Tarayre divise la garde nationale en garde nationale mobile et garde nationale sédentaire, et il offre une organisation simple et facile. Je m'estime heureux de me trouver d'accord sur ce point avec ce général distingué, que j'ai appris à estimer dans des occasions graves. C'est donc à la garde nationale mobile, à laquelle je joindrais les vétéraus, les officiers en retraite et quelques bataillons de dépôt, que je voudrais confier la garde de nos places, et surtout la défense de nos camps retranchés.

les imagina, en 1599, à la défense de Bomel, n'exigent, pour leur confectionnement, ni beaucoup de temps, ni beaucoup de dépense. La nécessité en a été démontrée par le lieutenant-général Sainte-Suzanne (1) qui a renfermé dans quelques pages la substance d'un volume ; elle avait déjà été sentie par le général Tarayre et par le maréchal-de-camp Berton (2), mais ils ne s'accordent pas sur le choix des positions. L'un voudrait fortifier Lyon, et l'autre Mâcon ; celui-ci veut qu'on arrête les Espagnols à Toulouse, celui-là à Auch ; ici Orléans protègerait la Loire ; là ce serait à Tours que se réuniraient les forces de l'Ouest et du Midi. Tant de contradictions prouvent la nécessité de longues discussions sur des objets d'une si haute importance ; elles m'au-

---

(1) Projet de changemens à opérer dans le système de nos places fortes.

(2) *Commentaire sur l'ouvrage du lieutenant-général Tarayre.* Cet ouvrage annonce un militaire habile, et dont la tête embrasse les grands mouvemens de stratégie.

torisent aussi peut-être à présenter quelques idées qui donnent une face nouvelle à la question.

L'importance d'une grande capitale est immense à mes yeux. Je ne suis pas étonné que l'occupation de Paris, séjour du monarque, siége de notre gouvernement, centre des arts, de l'industrie et du commerce, ait ôté, par deux fois, au reste de la France toute idée de résistance. Si Vienne et Madrid n'ont pas ainsi décidé du sort de l'Autriche et de l'Espagne, c'est que ces capitales ne sont pas dans une juste proportion avec l'étendue et la population de ces deux monarchies; mais Amsterdam et Lisbonne, têtes demesurées d'un petit corps, ont toujours soudainement entraîné à leur suite la Hollande et le Portugal. Lorsque, par la faute de M. de Rochefort qui négligea de s'emparer des écluses de Muyden, Amsterdam échappa à Louis XIV en 1672, tous les succès de la campagne furent sans résultats; et, en 1787, sa seule occupation que les patriotes eussent pu prévenir, en coupant la digue de Harlem, livra au duc de Brunswick la république tout entière. Ainsi, en

Portugal, Junot ne trouva plus de résistance après avoir pris la capitale, et plus tard Wellington, réduit à ne défendre qu'un petit espace autour de ses murailles, rendit vains les efforts de Ney et de Masséna.

Cette influence heureuse ou funeste, mais toujours décisive, ne me fait pas cependant désirer de voir Paris perdre de son importance. Je voudrais, au contraire, qu'il s'agrandît; que de plus beaux monumens fussent ajoutés à ceux qui le décorent; qu'il devînt encore plus un foyer de lumières et un dépôt de richesses. Loin de croire que sa prospérité ait sa source dans l'appauvrissement des départemens, je crois que la France tout entière prospèrerait avec lui. Quand des routes, des canaux, des besoins réciproques et bien reconnus, établiront une circulation plus prompte du centre aux extrémités; quand des pompes aspirantes et refoulantes seront dans un jeu continuel, alors la vie du corps social deviendra plus active, plus pleine, plus puissante.

La force d'une grande population réunie, resserrée, comprimée, pour ainsi dire, sur un seul point est immense. C'est à cela, peut-

être, plus qu'aux raisons qu'en donnent Machiavel et Montesquieu, que Rome dut ses premiers succès sur les peuples d'Italie; succès plus difficiles à obtenir que ceux qui, plus tard, lui soumirent le monde. Rome était toute dans Rome, et les vaincus venaient s'y agglomérer avec les vainqueurs; tandis que les Toscans, sans capitale unique, étaient partagés dans leurs douze leucomonies; tandis que les Samnites vivaient dispersés dans leurs villages et leurs hameaux.

Londres (1), avec ses onze cent mille

---

(1) **L'influence de la grandeur et de l'emplacement des capitales est immense. Quand Pierre Ier fonda Pétersbourg, la Russie cessa de peser sur l'Asie; et l'Ingrie, la Livonie, la Finlande, la Courlande furent enchaînées par une inévitable attraction. L'emplacement de Paris fait peser la France vers le Nord, et nous ramènera à nos limites naturelles. Il fallait rétablir notre capitale à Bourges ou à Chinon si on voulait nous réduire à la France de Charles VII. Si, au lieu d'établir leur capitale à Madrid, les Espagnols l'eussent portée à Séville, qui la réclama long-temps, ou à Cadix, un lien plus puissant aurait attaché les colonies à la métropole, et une partie de l'Afrique leur eût appartenu.**

habitans, exerce sa puissante attraction sur cette gigantesque Angleterre qui, comme disait Fox, n'est pas seulement dans son île, mais s'étend sur tous les points du globe. Croit-on que les trois royaumes soient moins peuplés, moins prospères, parce que, depuis cent cinquante ans, la population de la capitale s'est décuplée et que ses richesses se soient accrues dans une proportion encore plus forte?

De ces idées, que je ne puis pas me permettre de développer ici, résulte le devoir, la nécessité de chercher tous les moyens de

---

La faible population de cette ville fait qu'il n'y a pas d'Espagnols en Espagne, mais seulement des Andaloux, des Catalans, etc. C'est aussi la difficulté d'établir une capitale pour toute l'Italie, qui causa les malheurs de ce beau pays. Milan sera toujours rivale de Rome, et Naples ne voudra jamais reconnaître la supériorité de l'une et de l'autre. La même rivalité existe entre Amsterdam et Bruxelles, et s'oppose à la fusion des deux peuples. Si, au lieu d'enfouir des millions à élever des fortifications inutiles, le roi des Pays-Bas eût construit à Anvers une capitale qui aurait lié la Hollande, la Belgique et la Flandre, il aurait peut-être résolu un grand problème.

préserver Paris des invasions de l'étranger. C'est donc vers ce but principal que je voudrais qu'on dirigeât tous les efforts. Ainsi pourquoi, en fortifiant Laon et Langres, laisse-t-on à découvert le point si important de Châlons? Les fortifications de Verdun rassurent-elles ? La trouée de Grand-Pré n'existe-t-elle plus? Luxembourg n'est-il pas encore le point formidable de départ d'une ligne d'opération menaçante? N'est-ce pas la même frontière par où pénétra Charles-Quint, comme y ont pénétré, trois cents ans plus tard, Brunswick et les Prussiens? Croit-on avoir toujours un duc de Guise pour sauver Metz? Se flatterait-on de l'espoir de trouver encore un Dumouriez dont le génie sache défendre les défilés de l'Argonne?

Sans entrer dans des détails, sans m'engager dans une discussion sur le choix d'emplacemens que chacun peut approuver ou contester, arrêtons-nous à quelques bases générales. Puisque les places fortes ne défendent pas Paris, il faut y suppléer en occupant quelques autres points intermédiaires, et surtout en l'enveloppant au loin d'une ceinture de vastes camps retranchés, où se

réunirait l'élite des gardes nationales du royaume; mais ces camps retranchés devront être plus formidables encore que ceux devant qui reculait Frédéric, lorsqu'en 1758 il écrivait à Fouquet : « Jamais ordonnance » plus redoutable. Où a-t-on vu, jusqu'à pré- » sent quatre cents bouches à feu ran- » gées sur des hauteurs? Un camp autri- » chien offre un front inaccessible, et les » derrières en sont remplis d'embuscades. »

Derrière les nôtres seraient l'armée et les fortifications de Paris qui, élevées avec plus de soin et aussi habilement conçues que celles qu'on n'a pas su défendre en 1815, offriraient les moyens de manœuvrer sur les deux rives de la Seine et de tenter encore la fortune (1). Sans doute nous ne pourrions

(1) Quoique plus convaincu que personne de l'importance de Paris, je suis loin de croire que son occupation par l'étranger *doive nécessairement entraîner la soumission de la France entière.* Lorsqu'en 1791 l'ennemi pénétra en Champagne, Servan, alors ministre de la guerre, conçut le projet de porter le siége du gouvernement au-delà de la Loire. Nous aurions pu défendre aussi cette rivière en 1815, et faire au moins, dans l'Auvergne et le Limousin, une guerre qui aurait rebuté l'ennemi.

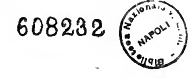
pas espérer des fautes aussi graves que celle qui mit alors Blucher et ses Prussiens à notre disposition; mais nous n'aurions pas non plus les mêmes sujets de crainte et d'hésitation. *Les citoyens éperdus,* pour me servir d'une expression déjà heureusement employée, *ne verront plus deux Thèbes et deux soleils.* D'un côté sera la France tout entière, et de l'autre l'étranger qui voudrait l'humilier et l'asservir.

Mais vainement nous bâtirions de nouvelles places; vainement nous tracerions de nouveaux camps, si des soldats excercés et aguerris ne donnaient la vie à ces forces mortes. Les Grecs du Bas-Empire crurent sauver Constantinople en élevant une longue muraille de la mer de Marmara au Pont-Euxin; les Barbares la franchirent. Justinien, suivant Procope, bâtit près de quatre cents forteresses : il eût mieux fait de rétablir les légions romaines.

Que les amis de la liberté ne sacrifient donc pas la France à de vaines alarmes ; qu'ils songent qu'un peuple humilié est bien près de l'esclavage. Ce n'est pas après avoir défilé sous les fourches Caudines que les Romains au-

raient osé réclamer leurs droits. La gloire, au contraire, élève l'âme; elle inspire des sentimens généreux; elle fait sentir à l'homme toute sa dignité. Ayons une armée pour être sûrs de notre indépendance: Soyons indépendans pour jouir de nos institutions, et répétons avec Xénophon : *L'art de la guerre est l'art de conserver la liberté.*

FIN.



De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

Ouvrages *nouvellement publiés qui se trouvent à la Librairie d'*Anselin *et* Pochard.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Campagne de 1814; par Fréd. Koch, chef de bataillon d'état-major. 3 vol. in-8°, avec atlas, contenant des plans, ordres de bataille et situations. Prix brochés : 21 fr., et 26 fr. francs de port.

Histoire de la Chute de l'Empire français ; par Eugène Labaume, chef de bataillon au corps royal d'état-major, etc. 2 vol. in-8°, accompagnés de huit plans ou cartes. Prix brochés : 12 fr., et 15 fr. francs de port.

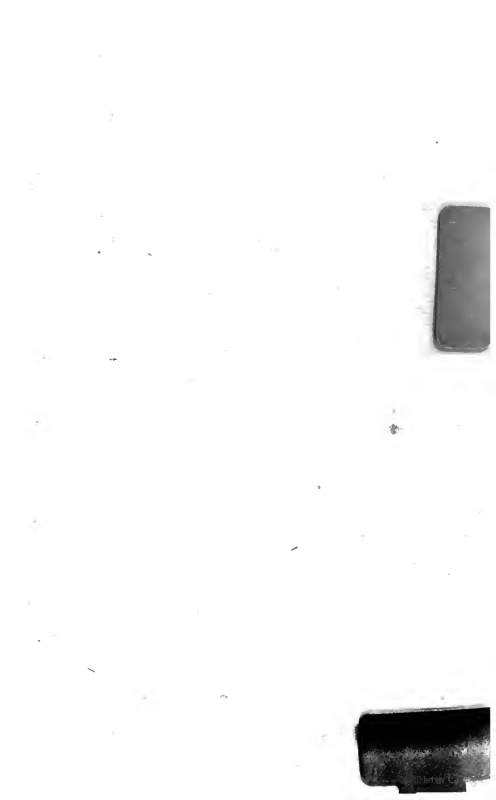
Commentaire sur l'ouvrage en dix-huit chapitres, précédé d'un avant-propos de M. le lieutenant-général Tarayre, intitulé : De la Force des Gouvernemens, ou du Rapport que la Force des Gouvernemens doit avoir avec leur nature et leur constitution; par le général Berton. 1 vol. in-8°. Prix broché : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 25 c. franc de port.

Quelques Idées sur l'Organisation de l'Armée française ; par le baron Blein, ancien officier-général du génie. Brochure in-8°. Prix : 75 c., et 1 fr. franche de port.

Projet de Changemens à opérer dans le système des places fortes, pour les rendre véritablement utiles à la défense de la France ; par le lieutenant-général

Sainte-Suzanne, pair de France. Brochure in-8°, accompagnée d'une planche. Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franche de port.

De la Guerre. Ouvrage destiné aux véritables guerriers; traduit de l'allemand en français par l'auteur (le général de Lossau). 1 vol. in-8°. Prix broché: 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port.




BIBLIOTECA